

Emerveillés par la file de ses colonnes qui conduit le regard du coeur plus loin que les caissons de la voûte, pourtant si beaux.

Emerveillés par le lustre majeur, incandescent buisson qui, trente-six fois, répète la flamme de la lampe du sanctuaire.

Emerveillés parce que nos ancêtres ont prié dans ce même décor, devant ces mêmes autels, dans ce même ameublement.

Emerveillés parce que, dans la région de Joliette-De Lanaudière, des églises signées Pierre Conefroy, curé, ne subsiste que la nôtre, celles de Saint-Jacques-de-L'Achigan et de Saint-Roch ayant péri dans les flammes. Dans la région de Montréal, on admire encore, du même curé celles de Boucherville, Vaudreuil, L'Acadie, la Présentation et quelques autres.

Emerveillés aussi la joie du rassemblement et ouvre le sourire de la générosité. (13).

Saint-Félix de Valois

Écoutons un brin d'histoire de l'église de Saint-Félix. Le corps de l'église, la nef date de 1854. Façade rectangulaire d'après les plans de Victor Bourgeau (né à Lavaltrie en 1809, décédé à Montréal en 1888), "le plus talentueux et le dernier descendant d'une dynastie de charpentiers-menuisiers" (Gérard Morisset, dans **Coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France**, p. 18, éd. 1941).

Cette façade est en pierres de taille grèges dominée par un triangle coiffé d'un seul clocher. Trois portes en plein cintre, trois fenêtres vénitiennes, un oeil-de-boeuf percent cette surface. Style néo-classique. En effet, depuis la construction de Notre-Dame de Montréal (1824, architecte O'Donnell), et sous l'influence d'autres architectes étrangers, on fait de l'architecture

(13) Dois-je le préciser? - Beaucoup de ces notes sont puisées dans l'intéressant travail de Me Serge Joyal publié dans *Joliette-L'Horizon*, 22 mars 1972. - Je dois aussi remercier M. Ernest Renaud, de Saint-Paul pour m'avoir fourni beaucoup de détails intéressants.

archéologique, dans les façades. L'inventeur du néo-classique a été l'italien Andréa Palladio (1508-1580). Son influence gagna l'Angleterre via la France, et sous l'influence de Georges III (1738-1820) s'exerça en Amérique sous le nom de style géorgien.

Au Canada, on trouva que ce style s'accommodait bien avec le climat. Aussi l'utilisa-t-on généreusement, dans la façade des édifices. Quant aux intérieurs des églises on préféra continuer à les décorer selon le goût baroque français dont la chaleur s'harmonise mieux avec la piété des Canadiens. L'école des Arts et Métiers de St-Joachim de Montmorency, fondée par Mgr de Laval vers 1680, - alors que la colonie vit dans la misère, l'évêque de Québec veut réchauffer le climat physique et moral par la chaleur des arts -, cette école, disons-nous, fut la grande inspiratrice de cet art baroque français, qu'on adopta au pays avec un rare bonheur.

Chez-nous, l'architecture civile du milieu du siècle dernier offre encore un témoin fort valable et précieux de ce style géorgien: L'Institut d'Artisans et Association de Bibliothèque au village d'Industrie (1856) (Maison Dubeau, Boul. Manseau, Joliette).

Saint-Félix a donc d'abord une église à nef unique (40 x 88 pi.) couverte d'une fausse voûte en anse de panier et terminée par une abside arrondie qu'une sacristie quadrangulaire prolonge. Le sanctuaire était de dix pieds plus étroit que la nef. Les champs voisins avaient fourni les pierres des murs et celles-ci semblaient noyées dans le mortier. Voilà l'église de 1854. En 1882, l'entrepreneur curé Urgel Archambault (1881-1893) la décore, est-il écrit dans **l'Histoire de St-Félix-de-Valois (p. 120)**. A qui s'adresse-t-il? Impossible de le savoir. Mais est-ce bien lui qui fait sculpter la voûte? Car, dans le **Diocèse de Montréal à la fin du XIXème siècle, 1900, (P. 696)** il est dit que "tout l'intérieur fut remis à neuf en 1895", sous le curé Pierre Peltier (1893-1905). Or, les sculptures du plafond des nefs latérales de 1895 s'avèrent de la même facture que celle de la supposée voûte de 1882. La qualité de ces sculptures nous porte à croire que nous

sommes en présence d'un sculpteur du milieu du XIXe siècle, un ornementiste au métier sûr et formé à bonne école, assez probablement l'un des derniers disciples de Louis-Amable Quevillon (1749-1823), directeur de l'Atelier des Ecorres à St-Vincent-de-Paul, dont l'influence a dominé la région Montréalaise durant la majeure partie du dernier siècle.

L'auteur, ne serait-ce pas Lucien Benoît, de Lavaltrie, qui y avait appris son métier chez Victor Bourgeau et qui, en 1888, vient de décorer la future cathédrale de Joliette? et probablement la chapelle Saint-Joseph de Joliette, en 1877? et qui, en 1895, construisait les autels de St-Félix où, comme signature, il laissait simplement sa carte d'affaire: "De chez Lucien Benoît, sculpteur, peintre, doreur, etc... 200, 202, rue Jacques Cartier, Montréal?" Or, un examen attentif des sculptures de la voûte de Saint-Félix et de celles très peu remarquées au-dessus des autels latéraux de la cathédrale de Joliette incite à attribuer la voûte de Saint-Félix à Lucien Benoît.

En 1895 donc, je viens d'y faire allusion, on a remanié l'église de Saint-Félix. On n'y va pas de main morte. On envoie les autels à la jeune paroisse de Saint-Cléophas. On veut deux clochers? On érige deux tours: côté couvent, on installe celui de 1854: côté presbytère, on en bâtit un semblable. On habille ces tours de pierre de taille de Deschambault, semble-t-il. Elles excèdent légèrement les murs, même si ceux-ci ont été reculés d'une vingtaine de pieds. On a levé ceux-ci avec les mêmes pierres, et leur maçonnerie met plus en relief leurs belles teintes grises animées de taches brunes et rosées. Dans cet élargissement naissent deux nefs latérales.

Solidement assise sur le premier contrefort des Laurentides, c'est bien ce même extérieur, cette même masse trapue de pierre qui, depuis trois quarts de siècle, fait briller ses beaux clochers d'argent à double lanterne et proches parents de leurs contemporains de Saint-Alexis, de L'Assomption et de Saint-Jacques (ancienne église incendiée en 1914).

L'extérieur n'a donc pas varié. Mais avec les ans,

l'intérieur s'était chargé de toutes sortes d'excroissances qui la déparaient et, le renouveau liturgique favorisant le projet, à l'été de 1967, MM. les marguilliers Albert Houde, Origène Longpré, Victor Forget, Paul-Emile Emery, Mme Armand Coutu, Mlle Marcelle Rondeau, puis Mme Fernand Houle et M. Jean-Lin Bonin, N.P., procédèrent, avec M. le curé Sylvio Laporte (1962-1968) d'abord, puis avec M. le curé Hector Geoffroy (1968-) à une restauration qui, dirigée par M. Bertrand Vanasse, décorateur, Gérard Laporte, entrepreneur (Joliette), Jean Ferland, doreur (Sante-Marie de Beauce), restitua au temple paroissial un cachet de distinction et d'invitation à la prière.

Une fois franchies les solennelles portes à deux battants de l'enceinte, une atmosphère de qualité nous enveloppe, créée par une lumière dorée, et plus profondément par l'équilibre des éléments architecturaux ainsi que par la voûte remise en valeur.

En effet, quelle que soit la lumière extérieure, c'est bien une teinte dorée que répandent les verres "cathédrale" des fenêtres (Maison Jacques Déry, Verrières de Québec), et les teintes légères de tout le vaisseau.

Un examen attentif révèle que le chiffre "cinq" (module ?) se trouve à peu près partout dans les éléments architecturaux: fenêtres, colonnes, panneaux de la voûte de la nef, trapèzes tronqués de celle du choeur où il alterne avec le nombre "trois". Ce dernier se retrouve souvent dans le mobilier.

Cinq panneaux quadrangulaires décorés de rosaces et séparés par des arcs doubleaux se partagent l'arête centrale de la nef. Ces surfaces sont accompagnées ou soutenues par d'autres panneaux carrés et divisés en rectangles aux angles incurvés où fleurissent des rosettes. Dans ces rectangles se déploient de riches rinceaux.

Un entablement couronné d'une corniche soutenue par des modillons et des denticules et orné, dans la frise, d'élégants rinceaux, supportent cette voûte en anse de panier. Des colonnes carrées et terminées par des feuilles d'acanthé soutiennent cet entablement en même

temps que le plafond des bas-côtés divisés en rectangles à angles rabattus ornés de rosaces et de rinceaux. Cet ensemble classique français est assoupli par l'élégance des courbes que décrivent les degrés du sanctuaire et la balustrade du jubé de l'orgue.

Les blondes teintes des lambris (Rosaire Guérard et Réal Charbonneau, Saint-Félix) ainsi que celles des bancs (Longpré et Frères, Joliette) s'harmonisent bien avec le tout.

Le mur de raccordement entre les deux voûtes, - celle du chœur et celle de la nef, - présente des rinceaux qui se développent en vague forme de corne d'abondance dont les filigranes rappellent la finesse de celle de Quevillon à la Visitation du Sault-au-Récollet.

La voûte du chœur présente dès l'abord un arc-de-triomphe de trois panneaux rectangulaires aux sculptures plus grasses, plus fouillées, appuyés sur un éventail de cinq trapèzes tronqués basés sur un hémicycle enfermant le triangle de la Trinité au milieu d'une gloire.

L'équilibre ressenti entre les différentes parties du vaisseau prouve bien la haute valeur de l'architecture de cette église. L'architecture, en effet, n'est-elle pas une proportion heureuse entre les différentes surfaces, parfois rehaussées de sculptures? C'est cet équilibre qui fait qu'on se sente à l'aise, qu'on retrouve un apaisement, une joie dans un édifice de belles proportions. C'est cela qui fait beau et bon.

L'autel de la Sainte Réserve - l'ancien autel majeur - est le même que celui de la réfection de 1895 - 1898. On a débarrassé le retable de beaucoup de son superflu. Si la colonne torse a toujours tenté le talent de l'ouvrier, on peut dire que Lucien Benoît était fortement incliné vers ce genre de travail. A Saint-Félix, comme à la Cathédrale de Joliette, les multiples colonnes torsées élèvent au moyen de consoles une couronne qui essaie de faire précieux, au-dessus d'un tabernacle formant édicule et dominé à son tour par une couronne soutenue par des colonnettes à chapiteaux corinthiens. Dans les cannelures de ces colonnes grimpent des branches de

vigne en mastic, selon la mode du temps. Ces colonnes sont délicates et dans cette blanche masse, elles projettent un peu d'ombre fort appréciable. On a voulu, c'est évident, utiliser le plus grand nombre possible des éléments de l'ancien rétable, pour rappeler un témoin précieux des générations précédentes: le monde ne commence jamais avec telle génération, si originale puisse-t-elle se prétendre.

La table du sacrifice est simple, soutenue par trois solides piliers surmontés de chapiteaux provenant de l'ancien rétable. Puisqu'il en manquait un, M. Réal Charbonneau se montra un habile sculpteur (celui du centre).

Les stalles du chœur conservent avec une certaine légèreté les décorations aux fines nervures de l'ancien autel. Leur rythme apporte de l'élégance dans l'austérité des colonnes.

L'édicule du baptistère rappelle celui du tabernacle. Ce dernier renferme le Pain de la Vie; celui-là, l'eau qui donna la Vie; il est bon de souligner l'importance de l'un et de l'autre. Une immense vasque de céramique (Pierre Legault, Montréal) pourra même servir aux baptêmes par immersion. Le chandelier pascal et la lampe du sanctuaire (Pierre Legault) brillant dans un beau verre de cristal taillé, rappellent celui qui, seul, a pu dire: "Je suis la lumière du monde". Faisant pendant à ce sanctuaire de l'Eau et de la Lumière, l'ambon de même style, où se célèbre la liturgie de la Parole.

Il est heureux que les tableaux reproduits par Georges Delfosse (né à Mascouche en 1869 et mort à Montréal en 1939), et représentant, l'un la Sainte Famille, l'autre, saint Félix, soient bien mis en évidence pour faire plus que tache de couleur. Leur vif coloris assure comme une présence dans cette lumière dorée. Quant aux peintures de Narcisse Poirier (1924-), il est également heureux que sa paroisse natale les ait conservées, bien qu'elles ne soient pas ses meilleures. Un professeur de peinture disait qu'un encadrement est pour un tableau ce qu'est une crème de beauté pour les dames. Le dicton s'applique ici.

Saint-Alexis

Des quatorze églises remarquables érigées avant 1875, dans Joliette-De Lanaudière (1), étudions celle de Saint-Alexis, du grand Victor Bourgeau (1809-1888) dont le nom revient à la surface plus que jamais de ce temps-ci en rapport avec la flèche de l'église Saint-Jacques, de Montréal, qu'on a heureusement sauvée de la démolition, et aussi à propos du Couvent des Soeurs Grises de la rue Guy.

D'abord, un peu d'histoire. La paroisse de Saint-Alexis se détache de Saint-Jacques, en 1852. Pour honorer son jovial (2) grand vicaire, le chanoine Frédéric-Alexis Truteau, qui s'occupe des tractations nécessaires à chaque érection de paroisse, Mgr Bourget choisit - heureusement! - le second des patrons célestes de son représentant et confie à Saint Alexis - "le pauvre sous l'escalier" - le patronage de la nouvelle cellule ecclésiale (3).

A l'angle des rues Principale et Masse, on élève une chapelle temporaire. Tout de suite, on envisage la construction d'une église. On dresse la liste des 303 tenanciers. On consulte comme les paroisses environnantes, l'architecte le plus en vogue de la région de Montréal, Victor Bourgeau (4), natif de Lavaltrie.

Pour Saint-Alexis, Bourgeau propose une façade très simple. Sur des surfaces planes il fait jouer des figures

(1) Rappelons ces églises: Berthier, Saint-Paul, Saint-Sulpice, Repentigny, Saint-Félix, Saint-Alexis, Saint-Aphonse, L'Assomption, Saint-Barthélemy, Sainte-Mélanie, Chertsey, Saint-Thomas, Saint-Norbert.

(2) Abbé A.-C. Dugas, "Gerbes de Souvenirs", T. 1, p. 28, Arbour et Dupont, Montréal, 1914.

(3) Si jamais quelqu'un s'avisait de trouver un nom commun à notre région, la lettre "I" lui conviendrait: Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie (puis de l'Achigan), Saint-Esprit, Saint-Liguori, Saint-Alexis, L'Epiphanie, Sainte-Marie, Crabtree, Lavaltrie, l'Industrie, Joliette et quelques autres. Si l'Histoire universelle a enregistré le jour "J" de la dernière guerre mondiale, pourquoi la géographie n'aurait-elle pas sa région "I"?...

(4) Bientôt, il fera la façade de Saint-Félix (1854), le clocher de Saint-Roch (1856), les façades de L'Assomption et de Saint-Jacques (vers 1860). En tout, il élèvera "une vingtaine d'églises et en remodelera 23 autres" (Jean-Claude Marsan, "Le Devoir", 14 décembre 1974).

géométriques. Il semble s'inspirer du néo-palladianisme (de Palladio, (1518-1580) anglais du XVIIIème siècle que Thomas Jefferson (1743-1826) a popularisé aux Etats-Unis sous le nom de "colonial" (5). Les Anglo canadiens opteront souvent pour ce style qui convient bien à notre climat. Les Canadiens français l'emploieront parfois, eux aussi, surtout dans la façade de leurs édifices: en agerçant les rectangles, les cercles, les triangles et les demi-cercles, ils s'inspireront, cependant, des églises baroques et jésuites de Rome et de Paris; c'est ainsi que le Gesu de Rome et l'église du Val-de-Grâce de Paris serviront d'inspiration à beaucoup de nos bâtisseurs d'églises. Cependant, pour la décoration intérieure, ils continueront à puiser dans le classique français, qui favorise mieux leur piété, mais en lui donnant parfois une touche baroque, à lui aussi.

Ici, Bourgeau propose une église rectangulaire avec abside circulaire coiffée en cône, comme à Saint-Paul. Il divise la façade en trois rectangles verticaux: celui du centre dépasse les deux autres qui lui sont légèrement en retrait. Il les perce de portes et fenêtres cintrées. Pour donner à l'ensemble une teinte italienne ou jésuite, il relie les deux rectangles latéraux au triangle du fronton par deux consoles couchées, qu'on retrouve dans ces églises baroques de Rome et de Paris.

"Toute l'oeuvre architecturale de Bourgeau sera caractérisée par trois qualités maîtresses: simplicité, solidité et économie". Pour animer les façades, il joue avec des pierres à surface polie et des pierres de champ (6).

On a donc consulté Bourgeau, dès 1852. Devant les notaires J. Dufresne (de Saint-Alexis) et Archambault (de L'Assomption?), le curé Wenceslas Clément et les syndics Joseph Beaudry, Benjamin Lemire, François Perreault, Joseph Beaudoin et Ambroise Majeau signent

(5) En Angleterre, on le désigne sous le nom de "géorgien"; des deux rois George, I (1714-1727) et II (1727-1760).

(6) Jean-Claude Marsan, *ibid.*

un contrat concernant les devis de la future église. Elle mesurera 120 pieds x 50 x 30 de hauteur (7) la sacristie, 30 x 30. Toutes sortes de détails y sont précisés: emploi de cèdre, ici; là, d'épinette rouge blanche etc... On indique les "perlingues" (jambes de force?) et les "antrelles" (entre-deux? ou espace creux?...) etc...

Pour conserver deux ormes - quel merveilleux exemple d'urbanisme! - l'édifice devra s'élever loin de la "ligne". Avec ce contrat, on trouve aussi la liste des propriétaires: chacun sera "cotisé et colloqué pour sa part contributoire" "pour remplir la somme de 1581 livres, 19 schellings, cours actuel". La valeur des immeubles et terres de la paroisse, à l'exception de ceux de la Fabrique, est estimée à 31,639 Livres (soit vingt fois plus:) faisant part des projets imminents de ses paroissiens, le curé Clément écrit à Mgr Bourget, le 4 septembre: "M. V. Bourgeau nous a fort conseillé de mettre le portail de l'église en pierre de taille, vu la bonté de la pierre que nous avons ici à proximité. (8) Cet avis de M. Bourgeau a été bien reçu de toute la paroisse qui voit, en effet, beaucoup d'avantages dans cette amélioration du plan. Preuve de cette bonne volonté, c'est qu'ils ont donné volontairement, en sus de leur répartition 53 louis. Cette somme, cependant, n'est que la moitié de ce que devra coûter cette augmentation.

"L'entrepreneur (9) demande un délai de trois ans au lieu de deux, pour le clocher. Syndics et entrepreneurs sont pareils".

Le clocher pose donc difficultés? Le devis de 1852 indique simplement qu'il sera "en bois, d'une manière solide et bien proportionnée". Ce clocher ressemble beaucoup à ceux que Bourgeau, vient d'élever à Saint-Félix (1854) (10); il semble susciter l'admiration, puisque

(7) En réalité, elle mesure 136 x 59 pieds à l'extérieur; et 130 x 53 à l'intérieur; la sacristie, 35 x 42.

(8) Il doit s'agir de la carrière en face de chez M. Roland Breault.

(9) Benjamin Lemire-Marsolais.

(10) et à ceux qu'il élèvera à L'Assomption et à Saint-Jacques ancienne église (aux alentours de 1860).

les gens de Saint-Roch en veulent un, eux aussi, "couvert de fer blanc, selon le plan de Saint-Alexis tel que fait par le Sieur Victor Bourgeau" (11).

Les deux clochers seront-ils pareils? Pas tout à fait. Les deux n'auront d'identique que leur double lanterne et leurs flèches. Cependant, les arcades des lanternes seront en anse de panier à Saint-Roch, et ici, en plein cintre; là, le dôme supportant la lanterne supérieure présentera des arêtes en S; ici, en arc de cercle. A Saint-Roch, enfin, la base est plus élevée ou élancée que la nôtre qui est aplatie.

Un tel clocher coûte cher, évidemment. On discute du prix. Le curé "craint de recevoir un clocher inachevé ou un procès; l'église ne sera pas bénite sans clocher"! Les syndics vont se plaindre à Mgr: la paroisse a changé d'idée; elle regrette sa générosité première à propos du portail en pierre de taille. "Le notaire Dufresne chicane avec raison", d'écrire le curé à l'évêque.

Tout de même, les travaux s'exécutent. Le 12 novembre 1857, soit deux ans après, Mgr Joseph Larocque, coadjuteur de Mgr Bourget, vient "consacrer" l'église dont la voûte est encore en bois brut. Le curé Paré, de Saint-Jacques, célèbre la messe. Les estimateurs d'assurances, Pierre Lippé et Léon Terrien, de l'Industrie, évaluent l'édifice à 3125 Louis (environ \$15,000.). Sans mobilier, elle a coûté, nue, 13,000 francs.

L'année suivante, on veut finir la voûte. Mais comment financer? se demande le curé. Et il envoie son marguillier en charge, Ignace Aumond, consulter l'évêque. Les gens de Saint-Alexis n'ont jamais aimé les choses à moitié faites. Cette voûte non terminée les agace. Ils veulent - et ils sont encore ainsi - une église belle, digne, accueillante, Saint-Jacques, Saint-Esprit, Saint-Roch en ont une: eux, aussi, veulent pratiquer leur

(11) Ils confient l'entreprise à Isidore Latour, de Saint-Lin, pour \$516.67. (Roger Lemey, dans *Album du 150ème anniversaire de St-Roch de L'Achigan, 1953*, sans référence autre que les guillemets. (Il semble s'agir d'un contrat devant notaire). L'incendie de 1958 l'a fait disparaître.

religion dans un décor approprié. Certains historiens taxent de mégalomanie ou de rivalité interparoissiale ces sacrifices que nos ancêtres s'imposaient - comme on le faisait au Moyen Age - pour élever de beaux temples. Ces écrivains ou professeurs font, je le crains bien, de la projection, i.e. qu'ils prêtent à nos devanciers leurs propres sentiments de mesquinerie. Evidemment, on trouve parfois - mais pas avant 1900 - des traces de rivalité ou de mégalomanie. Que lit-on, en effet, dans la plupart des délibérations sur la construction ou la décoration des églises? - "le tout se fera selon le goût de M. le curé ou de MM. les marguilliers". Sans plus.

Sept années se passent et l'église de Saint-Alexis n'a toujours pas encore de voûte convenable. Une belle voûte, ça coûte cher! Même en ce temps-là! D'autant plus qu'en 1863, les récoltes ont été manquées partout et que sévit une crise économique, depuis 4 ans. "La misère règne dans nos quartiers", écrit le curé de Saint-Jacques: on prend les grains de semence et la paille des toits de chaume pour nourrir les animaux; dans un seul rang de Saint-Jacques, trente bêtes sont mortes de faim (12). Mais on veut finir la voûte! On soumet toutes sortes de propositions pour en défrayer le coût: répartition volontaire, paiement par versements, billets promissoires, collectes mensuelles, emprunt, etc... On discute plus d'un an.

La finition s'impose d'autant plus qu'on gèle dans l'église: "Nous nous réchauffons dehors à la fin des offices", écrit le curé en novembre 1865; "plusieurs consultent plutôt leur cœur que leur bourse; d'autres, ni l'un ni l'autre". Finalement une souscription et un emprunt donnent le feu vert.

Victor Bourgeau présente des esquisses. Les deux François Archambault, père (13) et fils, menuisiers et

(12) Voir: François Lanoue, "Une Nouvelle Acadie". 2ème éd. p. 155.

(13) Il vient de refaire l'église de Saint-Jacques (1859). Il semble qu'il ait aussi fait le manoir de M. Joliette (1829), le Collège (1846) et l'église de l'Industrie (1850). Il est également ancien élève de Louis-Amable Quévillon, le fameux directeur de l'école des Ecoles, à Saint-Vincent-de-Paul (1749-1823).

maîtres-entrepreneurs - tantôt de Lavaltrie, tantôt de L'Assomption, tantôt de Saint-Esprit - les effectueront sous la surveillance de l'architecte.

Dans une voûte en arc de cercle surbaissé, l'artiste joue avec les "chiffre-modules" 5 et 3. Aux 5 fenêtres et aux 5 arcades latérales, correspondent au centre de la voûte, 5 carrés piqués de 5 rosaces et flanqués bilatéralement de 5 panneaux rectangulaires. Dans le plafond des allées latérales, 5 compartiments creux, ornés de sculptures.

Dans le sanctuaire, alternent des groupes de 3 et 5 figures, comme à Saint-Félix. Les murs sont répartis en 5 rectangles pleins, séparés les uns des autres par des colonnes cannelées surmontées de chapiteaux corinthiens. La voûte y comprend d'abord une bande rectangulaire divisée en 3 carrés décorés, puis un segment sphérique tronqué où naissent - ou s'appuient - 3 trapèzes légèrement concaves, chacun orné de 3 motifs sculptés. Enfin, reliant ces deux sections, un hémicycle où trône le traditionnel triangle irradié de la Sainte-Trinité. Une corniche classique d'ordre corinthien et de goût français sert de point d'appui à la voûte entière mais dans le sanctuaire, elle est, en plus, soutenue par une frise où courent d'élégants rinceaux.

En mars 1865, devant les notaires J.-E. Ecrément et Marcel Poirier, de Saint-Jacques, les deux Archambault signent avec le curé Clément et les marguilliers Narcisse Riopel, Benjamin Magnan, Alexis Woulf (sic) et Léandre Lebeau, un contrat pour "un ouvrage de charpenterie, menuiserie, sculptures et autres ouvrages généralement quelconques".

Les sculptures de cette voûte s'apparentent beaucoup à celles d'Amable Gauthier (1792-1873) dans l'église de Saint-Barthélemy (1866). Or, Amable Gauthier, a étudié lui aussi, comme Archambault chez Quevillon. (1749-1823). Se pourrait-il que Bourgeau ait, à son tour, étudié auprès de Gauthier?... Toujours est-il que des sculptures de Saint-Alexis on peut dire que c'est de l'excellent "quevillonage".

Pour garantir leur solvabilité, les deux Archambault hypothèquent chacun un lopin de terre qu'ils possèdent au village de Saint-Jacques. L'ouvrage va coûter 6,100 piastres, argent courant. (C'est la première fois que l'on compte en piastres dans les livres de la Fabrique: la piastre vaut 6 francs). Il devra être terminé dans deux ans et demi, soit à la Saint-Michel de 1867, à part les autels. On aura jusqu'en 1871 pour payer, mais, après 1867, à "six pour cent". En fait, on ne finira de payer que plus de vingt ans plus tard, (1896). Cependant, les finances ne semblent pas trop mauvaises, puisque, trois ans après (1899), on va prêter \$600.00 au Collège de Joliette et entreprendre encore une série de travaux à l'église.

Revenons à 1865. On semble être en veine pour donner au Seigneur une demeure digne de son Nom. L'église, encore passablement nue, va recevoir une oeuvre digne d'un grand musée. Profite-t-on d'une aubaine qui passe grâce à Mgr Bourget qui nourrit un grand culte pour tout ce qui est romain? Il se peut. - Toujours est-il que le curé Clément commande au peintre Tommaso Oreggia (14), de Rome, un tableau du patron de la paroisse. En 1866 et en '67, il s'en informe auprès des chanoines Paré et Truteau qui se rendent à la Ville Eternelle. Finalement en '68, le tableau arrive à bon port. Mgr Bourget félicite les paroissiens de "leurs sacrifices généreux pour se procurer une riche peinture et faire dignement encadrer cet objet de piété qui est en même temps un morceau d'art qui ferait l'ornement des grandes et riches églises de nos villes". Et il accorde des indulgences à ceux qui prieront devant.

Magnifique tableau de style baroque italien avec cadre somptueux surmonté de deux angelots grassouillets qui représente Saint Alexis mourant incognito-reconnu (vers 412), sous l'escalier du riche palais de son père, en présence, semble-t-il, du pape Innocent

(14) Né à Gênes et, après 1848, travaillant à Rome. - En 1873, la paroisse de l'île du Pas commande au même peintre, une "adoration des Mages", le "baptême du Christ" et un "saint Joseph (Plinguet et Laporte, "Histoire de l'île Dupus, etc...", 1874.

I et du poète latin Commodien de Gaza.

Le beau chandelier pascal en métal doré et de style baroque italien, lui aussi, doit venir également de Rome, en 1884.

L'on ne retouchera pas à l'église avant 1899. On empruntera alors \$6,000. pour toutes sortes de travaux: "vitrophanie", 70 paquets d'or (\$413.30), balustres, maître-autel, sculptures de la voûte (\$200.), restauration du clocher (\$975.), orgue Casavant (\$1,500.) etc... Le tout s'élève à \$8,329.98.

En 1905, on prolongera le jubé au-dessus des nefs latérales.

En 1951, à la veille des mémorables célébrations du centenaire de la paroisse, le curé Alphonse Fafard et les marguilliers empruntent \$13,000 pour réparer les planchers, tirer les joints des pierres, refaire certaines dorures, etc... Le P. Wilfrid Corbeil, c.s.v. de Joliette agit comme conseiller artistique.

En 1959, sous le curé Albert Laporte, par souscriptions volontaires, on achète un carillon de trois cloches, des Etablissements Cogné, de Montréal (\$5,000.) - On recueille \$7,225.

Enfin, lors des réfections occasionnées par le renouveau liturgique (1970), le curé Julien Riopel consultera, lui aussi, le P. Corbeil. On exécutera fidèlement la plupart de ses plans: enlèvement des jubés de 1905, des trois autels, de la balustrade et des bancs du sanctuaire. On se servira heureusement des colonnettes des anciens autels pour soutenir le tabernacle, la crédence et la table eucharistique où l'on célèbre face au peuple (depuis 1965). On descend quelque peu le tableau de saint Alexis; on remplace les statues de plâtre par deux statues de bois d'inspiration bavaroise (Sainte Vierge et saint Joseph), et par un bas-relief (baptême de Jésus) de André-M. Bourgault, (de Saint-Jean-Port-Joli). On décore la cimaise du chœur avec des sculptures des jubés; elles représentent des lyres d'où émanent d'élégants rinceaux ondulants. On peinture l'enceinte de teintes pastels. On consolide le plancher de la nef. On couvre le sanctuaire

d'un tapis or. Une souscription volontaire qui, par les vents de folie qui commencent à souffler, s'avèrent un véritable témoignage de foi et d'espérance chrétienne, recueille \$17,000. L'entreprise est confiée à M. Robert Pothier, de Sainte-Julienne.

Et, en 1973, encore par souscriptions (\$2,500.), on fera un perron neuf (entreprise: Gilles Mireault).

Voilà donc comment il se fait que nous avons une église belle, digne de notre Dieu et précieux garant de l'esprit de foi et du goût de ceux qui nous ont précédés. En 1975, quelques mois avant son décès, le P. Maximilien Boucher, C.S.V., sculptait un magnifique et robuste crucifix. En 1976, on a suspendu dans le sanctuaire deux tableaux prêtés par le Musée d'Art de Joliette, et on couvrait le tabernacle d'un luxueux voile d'or. Quand le mobilier du sanctuaire sera unifié, notre église retrouvera cette unité que Bourgeau lui a donnée dans ses plans et devis, cette unité qui se ressent instinctivement quand elle existe dans un monument et qui, presque automatiquement, engendre celle des coeurs. Celle-ci n'est-elle pas le but de nos rassemblements dominicaux auprès du Seigneur?

De toute façon, l'histoire de notre église le prouve, elle aussi: une Fabrique ne vit que de prière et de générosité. Des deux! Ce sont de fort bons fertilisants.

L'église protestante United de Joliette

On sera surpris d'apprendre que du temps du Village de L'Industrie précisément, presque du temps de M. Joliette, puisque en 1852, 2 ans après sa mort, il y a déjà une congrégation protestante à Joliette dont le ministre presbytérien est le Rvd Joseph Vessot. En 1862, il bâtit une chapelle, avec résidence, (manse) et école. L'édifice, qui ne fut jamais complété, se trouvait, semble-t-il, sur le site de l'église actuelle, au coin de Saint-Antoine et Saint-Barthélemy; celle-ci fut érigée en 1902 par le Rvd. J.H. Paradis.

D'abord l'allégeance presbytérienne, la congrégation

protestante s'allia à la United Church, en 1925. En 125 ans, il y eut 23 ou 24 ministres dont certains ont résidé à Joliette, et les autres à Rawdon d'où ils viennent desservir chaque dimanche.

L'église anglicane de Rawdon

De l'église anglicane de Rawdon, je sais peu de choses, sinon qu'elle fut construite en 1857, au moment où les styles gothiques et géorgien étaient à la mode. C'est ainsi que les églises catholiques de Saint-Félix et Saint-Alexis ont préféré le colonial dans leur architecture extérieure, tandis que leur intérieur s'inspirait de l'esprit français. Dans le même temps, Saint-Ambroise (1856), l'Île Dupas (1852), Sainte-Julienne (1861) et plus tard, Saint-Liguori (1890) opteront pour le gothique.

Toujours est-il que les Anglicans de Rawdon, en bâtissant en pierre, faisaient une innovation: on n'avait jamais construit en pierre, en montagne. Pourquoi? je crois qu'on n'avait pas confiance dans le caillou des lieux, puisque pour construire l'église anglicane de Rawdon, on est allé chercher la pierre dans des carrières à Saint-Jacques. Cette église au portique si bien équilibré date de 1857.

Chapelles

La Chapelle de Bonsecours à Joliette

Joliette ou plutôt L'Industrie commençait à peine à prendre corps que l'on voulut avoir ici, comme à Montréal, un sanctuaire dédié à celle qu'on a toujours aimé invoquer sous le titre de Notre-Dame-du-Bon-Secours. C'était en 1848. Mgr Bourget était venu présider à la première profession de voeux des C.S.V. arrivés l'année précédente. Il mit la petite communauté sous la protection de la Sainte Vierge. Or, il y avait à Joliette, un grand dévôt de la Madone, le notaire Jean-Olivier Leblanc. Il n'en fallut pas plus pour le décider à bâtir un petit oratoire de 18 x 30 pieds, en face de chez lui près de l'actuelle chapelle, côté sud-ouest. Les Soeurs de la Providence arrivent en 1855. Cinq ans après, 1860, elles prennent à leur charge la petite chapelle du notaire Leblanc, et en 1861, elle devient centre de pèlerinage. Ce premier oratoire, un tableau le rappelle dans la présente chapelle de Bonsecours, construite en 1890 selon les plans du P. Michaud C.S.V., et décorée, semble-t-il, par l'élève du grand Victor Bourgeau, Lucien Benoît. (Voir autres détails p. 147).

La Chapelle Saint-Joseph, à Joliette

C'est la plus ancienne chapelle de Joliette: 1877; c'est un bijou, avec sa belle voûte en anse de panier et quelques sculptures qui sont peut-être de Victor Bourgeau, ou de son associé, Lucien Benoît. C'est le P. Lajoie, 2ème curé de Joliette, qui la fit construire, en pleine campagne, en 1877, grâce au don du terrain et des briques de M. Edouard McConville et aussi grâce à une souscription publique. Ce fut un endroit couru de pèlerinage. Longtemps, durant leur retraite annuelle, les prêtres du diocèse s'y rendaient. Tous les anciens du Séminaire de Joliette se souviennent de celui que nous faisons après la retraite du début de l'année. Cela dura de 1877 jusque vers 1940. La première chapelle fut allongée en 1923. Depuis 1964, elle sert de lieu de culte aux anglophones catholiques de Joliette.

Noviciat des Clercs-de-Saint-Viateur

Depuis plus de 30 ans, il ne se passe guère de mois sans que des visiteurs étrangers ne viennent nous dire que ce qu'ils ont vu de plus merveilleux au Canada au point de vue architectural, c'est au Noviciat de Joliette qu'ils viennent de l'admirer. Il fut bâti en 1939, selon une architecture inspirée au P. Wilfrid Corbeil, c.s.v. par une abbaye normande du XIII^{ème} siècle, Saint-Georges de Bocherville. La chapelle, cependant, est d'allure contemporaine: ses verrières sont ravissantes et nous rappellent instinctivement celles des plus belles cathédrales d'Europe. Elles sont signées Marius Plamondon (décédé à Québec en 1976) tout comme les bancs dont les sculptures reproduisent les prophètes de l'Ancien Testament dans des poses qui les caractérisent. De Plamondon aussi: le noble mobilier du sanctuaire. L'autel en céramique est de Louis Parent; la porte du tabernacle vient de Sèvres. De notre grand sculpteur Sylvia Daoust, il y a une madone qui apprend à marcher à l'Enfant-Jésus: très rares sont ces madones. En somme, cet ensemble architectural de la chapelle peut assurer à lui seul, comme le Noviciat d'ailleurs, la renommée architecturale de Joliette.

Enfin, acquisition toute récente (juin 1977): l'autel face au peuple où le sculpteur Roger Langevin, de Mont-Laurier, a ciselé, dans le bois, le sacrifice d'Abraham. Sculpture très émouvante, comme celles du même artiste à la chapelle de l'Abbaye du Précieux-Sang (1976).

Lanoraie et Saint-Jean-de-Matha

Il s'agit de deux chapelles élevées, en pleine campagne. L'une se trouve à Lanoraie, dans le rang d'Autray, et l'autre, à Saint-Jean-de-Matha, dans le rang Sainte-Louise. Celle-ci dédiée au Sacré-Coeur, date de 1876. C'est le fondateur de l'Hôpital Saint-Eusèbe, Eusèbe Asselin, qui la fit construire et la donna à l'archevêque de Montréal. Il semble que ce soit à la suite d'une promesse que cette chapelle fut érigée. Elle rappelle beaucoup les chapelles de procession de la région de Québec.

Celle de Lanoraie, fait plus byzantin avec son clocher à bulbe. Elle date de 1881, et fut élevée par les 3 abbés Bonin, en l'honneur de sainte Anne. Les deux constituent un merveilleux rendez-vous pour les neuvaines au cours de l'été, ou encore pour des messes célébrées une fois par année, pour les biens de la terre.

Mont Roberval

Elle s'explique par la fondation même de Saint-Michel-des-Saints. En effet, le fondateur, l'abbé Léandre Brassard, curé de Saint-Paul avait, en 1862, avec son frère Moïse, curé de Saint-Roch, et le curé Théophile Provost, de Saint-Alphonse, avaient, dis-je, trouvé qu'au pied de la Chute-à-Ménard, l'endroit était favorable pour établir un village. Après quelques cabanes, ce fut un moulin à scie, puis une chapelle qu'on éleva. Celle-ci fut bénite en 1866 et dédiée à Notre-Dame-de-Bonsecours. Quand arriva le 1er curé, la chapelle servit d'église. Cela dura un an. En 1876, l'abbé L. Brassard démissionna de la cure de Saint-Paul et prit sa retraite au mont Roberval, à Saint-Michel. Il s'y fit même inhumer. La chapelle fut incendiée en 1941; un oratoire fut reconstruit par les soins de M.L.-Alex. Ménard, fils. Aujourd'hui, le manoir et sa chapelle appartiennent à Mme René Martin, de Joliette.

Calvaire Harnois

Cela a débuté en 1915, quand le curé Mondor, de Saint-Thomas bénissait une croix de chemin devant la demeure de M. Ernest Harnois. - En 1931, une autre croix remplaçait la première, mais dans une chapelle, et accompagnée, cette fois, des personnages du Calvaire. En 1946, on y célébra la messe pour les soldats du 22ème bataillon. En 1947, la Madone de Notre-Dame du Cap en procession pour le Congrès marial d'Ottawa y fit une halte. Les visiteurs devenant plus nombreux, la famille Harnois embellit les alentours, et depuis 1950, il y a pèlerinage diocésain, chaque année, avec messe célébrée par l'évêque de Joliette. Le nouveau tracé de la route 158 (1972) a nécessité le recul du sanctuaire.

Chapelles de Villégiature

Depuis 1945, notre région se fait remarquer par le nombre, et on peut bien l'affirmer, par la qualité de certaines de ses chapelles dites "d'été", surtout celle de Notre-Dame de Clermoutier à Chertsey et celle de Notre-Dame du Lac Clair, à Saint-Côme, du P. W. Corbeil, toutes les deux.

Clermoutier

Parlons de Clermoutier. Il s'agit de la chapelle du camp d'été du Séminaire de Joliette. Erigée en 1935, elle est entièrement composée de billes de bois nature, avec campanile adjacent sur lequel se détache une immense madone de bois. L'intérieur abonde en sculptures: le Saint-Viateur est signé Médard Bourgeault; la Vierge polychrome, les anges avec épis de blé, les hirondelles, la tête de chien et celle de moine (aux bancs) sont du P. Ls-Joseph Lefebvre, c.s.v.; le Sacré-Coeur, Notre-Dame-du-tout-du-quai, la Vierge du campanile, les têtes de moine de la galerie (méditation et contemplation), les têtes de sauvage (nez-d'aigle et dent-de-loup et celle polychrome), les animaux des bancs, le castor et le putois de la poutre de gloire, la verrière, le retable, le crucifix et les chandeliers en étain repoussé, le crucifix du réfectoire sont du P. W. Corbeil; le chevreuil et l'original de la poutre de gloire, le crucifix de la sacristie sont du P. Maximilien Boucher, c.s.v.; enfin, Sainte Thérèse, Saint Wilfrid et le moine pleurant sont du ciseau de certains élèves du Studio d'art du Séminaire de Joliette en 1935, dont Conrad Marcoux (aujourd'hui Père Blanc d'Afrique).

Lac Clair

Au Lac Clair, c'est plus moderne: les lignes architecturales sont toutes volontairement désaxées. Construite sur un îlot, on l'atteint en franchissant un joli pont, et elle apparaît, comme une chapelle imaginaire.... En somme, bijou de temple dont le Dr Gérard Hébert a bien le droit d'être fier: il en fut l'ardent promoteur. J'ajouterais aussi parmi les belles chapelles, celle des Lacs Vert et Rouge, à Saint-Alphonse (du P. Corbeil), et celle du 7ème Lac, à Chertsey (du P. R.-M. Voyer O.P.).

ENSEIGNEMENT

MAITRES AMBULANTS ECOLES DE FABRIQUE COMMISSIONS SCOLAIRES COMMUNAUTES RELIGIEUSES COLLEGES CLASSIQUES DEUX GRANDS NOMS

Depuis les Ecoles de palais, du temps de Charlemagne, au Xème siècle, les systèmes scolaires ont bien des fois changé, en Occident.

Les premiers à s'occuper d'enseignement au Canada furent les Jésuites et les Ursulines, à Québec, dès les débuts de la Colonie: une école doit toujours, en régime chrétien, s'élever en même temps qu'une église, peut-être même la précéder.

A Montréal, la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys ouvrit une école et fonda la première communauté religieuse canadienne destinée à l'enseignement. Depuis, ces communautés se sont multipliées, surtout, au siècle dernier, quand Mgr Bourget donna à l'enseignement, un prodigieux essor, soit en allant chercher en France des communautés enseignantes, soit en fondant ici même, au pays.

Proche de Montréal, notre région ne tarda pas à profiter de l'apport inappréciable de ces personnes qui consacraient leur vie à l'éducation de nos parents et la nôtre, et, redisons-le, pour des salaires humainement ridicules, mais prodigieusement efficaces.

Comment le régime scolaire était-il organisé autrefois?

Maîtres-ambulants et écoles de Fabrique

Précisons qu'autrefois veut dire ici, début du XIX^{ème} siècle: 1801-1824. Au moment de l'Institution Royale de 1801 qui voulait tout angliciser. Mais il faut dire que si nos ancêtres ont donné du fil à retordre à ceux qui voulaient nous angliciser, ils en ont fait autant sinon davantage à ceux qui parlaient simplement d'école. Qu'on se rappelle la "guerre des éteignoirs" vers 1846, alors qu'on s'opposait à la construction des écoles. Reconnaissons toutefois combien la plupart de nos grands-parents étaient pauvres.- Toujours est-il qu'on eut d'abord des maîtres ambulants qui circulaient de porte en porte, et qui, moyennant une mince redevance enseignaient des rudiments de lecture, d'écriture et de calcul. C'est étrange, il ne semble pas que la qualité de la langue ait été à déplorer en ce temps-là.

Ces maîtres ambulants donnaient des leçons pour 10 sous; cela se passait au siècle dernier et peut-être jusque vers 1875. En 1824, la loi avait autorisé les Fabriques à construire des écoles. Je note ici, l'apport unique et extraordinaire des prêtres du Canada français. Dernièrement, un néo-canadien, du Liban, disait cette chose terrible: "les Canadiens français semblent oublier qu'ils doivent tout à la religion catholique; c'est tragique..." Donc, les prêtres ont fondé à partir de 1824, des écoles dites de Fabrique où les salaires, on le sait, plus que modiques et la pénurie de manuels ne paralysaient pas trop les meilleures volontés... Il y avait du coeur, voilà tout.

Ces écoles de Fabrique étaient subventionnées par les paroisses catholiques (dont les représentants élus constituent ce qu'on appelle une Fabrique). Il y eut dans les rangs les plus peuplés des écoles dites de Fabrique vers 1825-30. Une école coûtait alors \$450.: le gouvernement et la fabrique en payaient chacun la moitié. Com-

bien d'enfants fréquentaient l'école en ce temps-là? - Un sur quinze: on était loin de l'école qui devint obligatoire vers 1945.

Sait-on aussi que les professeurs de ces écoles travaillaient pour moins de \$100.00 par année, avec obligation de fournir le bois pour se chauffer? - En fallait-il davantage pour assurer la transmission de notre héritage culturel catholique et français?

Commissions scolaires

Quand les commissions scolaires ont-elles débuté?

En 1841, lors de l'Union du Haut et du Bas-Canada, on nomma un surintendant général pour l'Instruction avec un subalterne dans chaque province et des syndics dans chaque paroisse. L'Instruction devenait le jouet des politiciens. Heureusement, le surintendant du Bas-Canada, le Dr J.-B. Meilleur, de L'Assomption, parvint à faire créer dans les paroisses des commissions spéciales, non plus nommées par le gouvernement, mais élues par le peuple et dont la fonction était de veiller à l'Instruction publique. Les commissions scolaires étaient nées. C'était en 1845. Cette législation reconnaissait le droit des parents sur l'éducation de leurs enfants et aussi le principe de l'autonomie provinciale et de l'école confessionnelle. Mais la victoire n'était pas gagnée pour autant. Commença la guerre des éteignoirs. Très pauvre, le peuple canadien-français ne voulait pas en effet payer de taxes. Mais avec l'aide du clergé, il fit accomplir de réels progrès dans l'enseignement primaire.

Communautés religieuses

Après les maîtres laïcs, qui se chargea de l'enseignement?

Je dirais "en même temps", plutôt "qu'après", parce qu'en même temps que les maîtres laïcs, les congrégations religieuses s'occupèrent de l'en-

seignement. Dans notre région, ce furent les religieuses de la Congrégation Notre-Dame qui, les premières, ouvrirent à Berthier une école en 1826, du temps des écoles de Fabrique. Seize ans plus tard, le curé Paré, de Saint-Jacques, recevait les Dames du Sacré-Coeur, qui arrivaient de France: 1842. Elles furent remplacées en 1853 par les très jeunes Soeurs de Sainte-Anne. L'élan était donné: toutes les paroisses importantes voulaient confier l'enseignement à des religieuses ou religieux. En 1847, Barthélemy Joliette faisait venir les Clercs de Saint-Viateur de France. En 1847, aussi, les C.N.D. ouvraient un pensionnat à L'Assomption. L'année suivante, 1848, les SS. des SS. Noms de Jésus et de Marie, toutes jeunes, elles aussi, fondaient à Saint-Lin. En 1849, Mère Gamelin ouvrait sa première maison en dehors de Montréal, à Sainte-Elisabeth, puis à Saint-Paul, en 1853, et à Joliette, et à Mascouche, en 1855. En 1854, les C.S.V. enseignent à Saint-Jacques.

En 1857, les Soeurs de Jésus et de Marie ouvrent une école à Saint-Roch; en 1869, les Soeurs de Saint-Croix, à Saint-Liguori, et en 1875, la C.N.D. à Joliette; les Soeurs des SS. Coeurs arrivent à Joliette en 1903. Je me demande si beaucoup de paroisses rurales ont pu être ainsi favorisées, comme les nôtres, par des escadrilles de dévouement au service de l'éducation de nos parents; presque toutes nos paroisses avaient des religieux ou des religieuses.

Clercs de Saint-Viateur

Qui furent les premiers religieux à enseigner dans la région?

Ce furent les Clercs de Saint-Viateur. Grâce à ces deux géants de l'action à qui notre région doit tellement et dont les noms reviennent souvent dans notre histoire: Mgr Bourget et M. Joliette. En effet, Barthélemy Joliette ne pensa pas seulement à l'économie matérielle de son village de l'Industrie. Il donna une église; il donna un collège; il voulait même établir un Jardin botanique. Mais

parlons du collège. Après avoir un moment espéré y recevoir des Jésuites, il y eut des prêtres séculiers un an, puis il reçut de Mgr Bourget la nouvelle qu'une communauté récente de France viendrait diriger son Collège qui devint notre Séminaire bien-aimé. Ceux-ci arrivaient en 1847, le 8 mai. Cette communauté des C.S.V. s'identifie avec Joliette. Voilà pourquoi le nom du fondateur Louis Querbes, et celui du premier supérieur canadien, Etienne Champagneur, sont renommés dans notre région.

D'autres communautés de Frères vinrent aussi enseigner dans la région, par exemple, les Frères de Saint-Gabriel, à Saint-Jacques (depuis 1901) à Saint-Esprit, Saint-Lin et à Mascouche; les Frères du Sacré-Coeur, à Saint-Gabriel, depuis 1921 et à Chertsey, depuis 1952; les Frères Maristes, à Mascouche.

Il existe aussi dans notre diocèse d'autres communautés religieuses qui poursuivent des oeuvres ecclésiastiques autres que l'enseignement. Il faut les connaître et leur rendre hommage.

Bénédictines du Précieux-Sang

En 1974, le Monastère du Précieux-Sang devenait Abbaye du Précieux-Sang, comment cela s'est-il fait?

Cela s'est fait, c'est le cas de le dire, avec des prières, des aumônes et de la générosité. Quand on sait combien un monastère de contemplatives est un paratonnerre pour une région, il n'est pas surprenant qu'un des premiers soucis du 1er évêque de Joliette, Mgr Alfred Archambault, ait été celui d'avoir dans sa ville épiscopale, un monastère où, de jour et de nuit, serait assurée la prière d'adoration. C'est ainsi qu'en 1907, un groupe de Soeurs Adoratrices du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe, dont la supérieure était la veuve d'un ancien médecin de Joliette, le Dr d'Orsonnens, venait fonder un

couvent à Joliette, presque en rase campagne, sur la rue Saint-Charles nord. Bientôt, le monastère fut complet: 35 religieuses. Il essaima deux fois. En 1974, il fut élevé au rang d'abbaye, et les soeurs deviennent Bénédictines du Précieux-Sang rattachées au grand ordre des Bénédictins. C'est sûrement une source de grâces pour notre région.

Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie

Elles sont à Joliette depuis 1903 quand le Séminaire les a fait venir de Pointe-à-l'Eglise, N.E. où elles aidaient depuis 1891, aux services auxiliaires du Collège des Eudistes. En 1905, elles ouvrent un noviciat dans la maison Leprohon, sur la rue St-Joseph, coin St-Louis, à l'endroit du Foyer actuel. En 1908, elles achètent la Biscuiterie "Merchants Biscuit", au coin de Sainte-Anne et Fabre, et elles y enseignent au primaire. Elles ont tôt essaimé dans nombre de paroisses du nord et dans la plupart des Maisons des C.S.V. de Joliette et à l'Evêché. La maison - ancien Pensionnat - Amélie Fristel rappelle le souvenir de leur fondatrice de Paramay, France, et témoigne toujours de leur profond esprit religieux.

Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

Il faut dire Soeurs missionnaires de l'Immaculée-Conception. Car elles sont avant tout, fondées par les Missions. Et Dieu sait si en peu d'années, cette communauté canadienne en a envoyé des missionnaires dans toutes les parties du monde. Elles sont à Joliette, depuis 1919. Leur premier couvent fut la résidence du Dr Jos. Lafortune, au 426 Boul. Manseau. Ce fut la première maison de retraites fermées du diocèse, en juillet 1921. Cela dura jusqu'en 1930, quand elles achetèrent l'immeuble actuel de la rue St-Louis, qu'elles agrandirent en 1952, pour subvenir aux besoins de toutes leurs oeuvres: retraites fermées, cours de spiritualité, ouvriers, retraites conjugales, etc...

Collèges classiques

Deux collèges classiques dans la région de Joliette

Il faut peut-être définir "le mot classique", actuellement. Jusqu'au Rapport Parent de 1964, on désignait sous le nom de "classiques" ces maisons où l'on enseignait le grec et le latin, les bases de notre culture méditerranéenne. On y enseignait évidemment aussi la littérature, l'histoire, la géographie, les mathématiques, les sciences, la philosophie. Bref, cet enseignement dit classique comportait des avantages uniques dans la formation de la pensée et était dispensé presque uniquement par le clergé et les communautés religieuses. Toujours est-il que dans la région, nous en avons deux: celui de L'Assomption, fondé en 1832, et celui de Joliette ouvert par M. Joliette, en 1846. Les deux furent dirigés par le clergé diocésain, mais un an après son ouverture, le collège de Joliette fut confié aux Clercs de Saint-Viateur venus de France, expressément pour s'en charger. Celui de L'Assomption est encore institution privée dirigée par le clergé diocésain.

Celui de Joliette est transformé, partie en Cégep, partie en institution privée, celle-ci dirigée par les Clercs de Saint-Viateur.

Deux grands noms

Mère Marie-Anne

N'y a-t-il pas deux noms éminents parmi les religieuses de la région au XIX^{ème} siècle?

A cette question deux noms surgissent, auxquels on ne fait pas souvent allusion, mais pourtant la grande histoire les recueille sans aucune hésitation. Je veux citer Mère Marie-Anne, la fondatrice des Soeurs de Sainte-Anne, et la fondatrice des Soeurs de la Providence, Mère Gamelin. La 1^{ère}, Mère Marie-Anne, a transporté en 1853, sa jeune communauté de 4 ans de Vaudreuil à Saint-Jacques, où s'instruisirent des milliers de jeunes filles et de futures institutrices, la plupart de celles-ci, religieuses. Mère Marie-Anne a vécu 7 ans à Saint-Jacques et un an à Saint-Ambroise.- En 1977, on introduit son procès de béatification.

Mère Gamelin

L'autre grand nom, Mère Gamelin, a oeuvré dans l'éducation sociale, en fondant à Sainte-Elisabeth, en 1849, le 1^{er} hospice ou foyer de vieillards que sa toute jeune communauté ouvrait en dehors de Montréal. C'est même à Sainte-Elisabeth que Mère Gamelin vécut ses dernières heures, puisqu'à peine rentrée de là à Montréal, elle décédait 12 heures après, en septembre 1851.

Que je suis heureux de pouvoir rendre ici hommage à ces deux grands noms de l'éducation scolaire et sociale!

DEUX MANOIRS QUELQUES MAISONS

Une maison est le premier signe de l'enracinement humain dans une région, et les plus anciennes sont la jeunesse d'un pays.

Les nôtres ont suivi l'évolution architecturale du milieu rural canadien-français ou anglo-canadien, excepté quelques-unes de la région de Saint-Jacques qui présentent peut-être une caractéristique acadienne par leur forme carrée à pignon aigu, coiffée d'un immense toit à la française, parfois incurvé, parfois rigide, avec ou sans larmier. (Pour plus amples détails, voir **Une nouvelle Acadie, Saint-Jacques-de-L'Achigan**, Joliette, 1972).

Signalons ici la maison Juneau, à Repentigny; la maison "des Allemands", à Lanoraie; la maison Locat, à Saint-Alexis, et surtout les manoirs de Mascouche et de Sainte-Mélanie d'Ailleboust.

Notre région comptait quelques manoirs: celui de Lavaltrie (disparu vers 1890); celui d'Autré (disparu ?); celui de Joliette qui dut être démoli en 1935, après l'incendie du Couvent de la Congrégation qui l'englobait. On signale aussi, à Saint-Lin, le "manoir Pangman".

Manoirs

Un manoir! Le mot chante doux, la chose module la stabilité.

Comme le mot "habitant", qui au Canada français, signifie enracinement. On venait ici pour rester, pour habiter ce pays revêché.

Un manoir! Comme ce devait être beau! La tradition, l'imagination ont doré lambris, toilettes et réceptions.

Un manoir, c'était le coeur d'un morceau de patrie.
C'est lui qui animait les courages.

C'est autour de lui que naissaient les terres neuves.

Un manoir, le mot chante doux! Nous continuons à l'identifier à un petit Versailles. Nous en avons la nostalgie. S'agit-il de fêter un bi ou un tricentenaire, vite, c'est la course aux pourpoints, aux falbalas, aux soirées satinées, aux dentelles, aux perruques, aux coiffures à la Sévigné. L'authenticité historique y perd ses plumes et la coquetterie s'en revêt, même là où jamais il n'y eut de manoir ou de vie sociale. C'est de l'imposture, de l'enfantillage ou de la mascarade.

Un manoir, c'était la résidence d'un seigneur, d'un senior. Si son prestige ne lui venait pas de sa somptuosité, il le prenait dans le style et dans les proportions de son architecture. Il devait se distinguer de la demeure des censitaires.

Manoir de Mascouche

Il se trouve dans la seigneurie de Repentigny, dans cette partie qui fut plus tard appelée Seigneurie de Lachenaie. On l'aurait construit entre 1672 et 1700, vers 1687, semble-t-il. Si cette date est précise, nous sommes donc en présence d'un des plus anciens manoirs du Canada. Il s'agit de ce manoir que les Le Gardeur de Repentigny firent ériger dans ce qui est aujourd'hui Mascouche. Il constitue un des plus beaux spécimens de l'architecture normande en terre canadienne. Il est de style normand. Remanié, il a fière allure avec sa tour surmontée d'un clocheton et d'une girouette, ses portes-fenêtres, ses lucarnes, ses balcons. Du temps de Mme Colville, dans les années 25-35, avec son jardin à la française, ses grilles de fer forgé, il était princier. Aujourd'hui, il faut contourner une école, non pas pour l'admirer, mais simplement le trouver, et pour regretter...

Les portes de l'entrée du parc sont au Musée d'Art de Joliette.

Manoir Panet à Sainte-Mélanie d'Ailleboust

Près de Joliette, nous admirons encore un manoir authentique. Il est là depuis 1811 quand le seigneur-Pierre-Louis Panet le fit construire. La seigneurie qui en dépendait l'attendait depuis près de trois-quart de siècle, quand Jean d'Ailleboust, sieur d'Argenteuil, l'avait reçue de Louis XV.

Ce manoir de style anglo-normand avec toiture à quatre pentes douces ou à quatre eaux, présente, dans une certaine austérité, symétrie et équilibre. Il continue à défier les ans et à évoquer ces décors de salons de haut goût où évoluaient des toilettes élaborées qui donnaient grande allure aux hommes comme aux dames; à résonner encore d'un langage poli, distingué, raffiné; à répandre les arômes de ces repas si bien décrits par Philippe Aubert De Gaspé et dressés avec autant de soins que les toilettes.

Dans un milieu plutôt pauvre, le régime seigneurial permettait l'épanouissement des vertus familiales et françaises de gaieté, de politesse et de bon voisinage. La qualité du décor comme celle des costumes n'était sûrement pas étrangère à cet épanouissement. Normalement un beau décor comme un bel habit véhicule des idées ou des sentiments de qualité.

L'urbanité française, par ce manoir, frayait son chemin au "Pied de la Montagne". Pour ma part, j'ai souvent remarqué que mes élèves de Sainte-Mélanie se distinguaient par la qualité de leur langage.

Maison Juneau à Repentigny

On la désigne habituellement sous le nom de Maison Juneau. - Cependant, elle a porté un autre nom; autrefois, c'était le Manoir de Repentigny, au temps du seigneur, J.-Bte Normand. Ce nom de Juneau date de 1775. Il fut seigneur de Repentigny de 1764 à 1777. Elle est située face au fleuve, sur la route nationale. De forme carrée, d'un très large carré, elle est en pierre des champs. Ce qui la rend pittoresque, ce sont ses larges cheminées en chicane, i.e. de chaque côté du faite ou faitage, de même

que l'asymétrie de ses fenêtres. Pour plus de détails, on voudra lire dans la revue **Québec-Histoire. Vol. 2 No 1**, automne 1972, un article très intéressant signé Me Christian Roy, P.N. - Autre maison fort ancienne et digne de tous les éloges à Repentigny: celle de M. Jean Beaudoin, sur le Chemin du Roi.

Maison "des Allemands" à Lanoraie

De 1776 à 1783, vint dans la région de Sorel le baron Allemand Van Riedesel avec un groupe de mercenaires à la solde de l'Angleterre pour protéger le pays contre l'invasion américaine. Un groupe de ses soldats fut, dit-on, cantonné à Lanoraie, dans une maison que les gens ne tardèrent pas à appeler la "maison des Allemands" (on ne trouve aucune date précise sur la construction de cette maison...). Toujours est-il que plusieurs de ces Allemands épousèrent des canadiennes-françaises et finalement ne gardèrent d'allemand que le nom, comme les Faust, les Grothé, les Heynemand, les Dostaler, les Lippé, les Besner, les Globensky, les Bettez et quelques autres.

La maison Locat, à Saint-Alexis

Il s'agit d'une maison de 1807. Ce n'est pas la plus ancienne de la région, mais quelle architecture! une maison de pierre, de forme carrée, avec un immense toit, à deux eaux, un immense toit coiffé d'un pignon à angle très aigu, un immense toit dont le larmier vient se reposer sur les poteaux d'une galerie. A cette époque, une galerie était chose tout à fait neuve. De même que le fait d'avoir une cave d'une hauteur exceptionnelle, cela dispensait de bâtir un caveau extérieur. Quelle architecture! et aussi quel site!

Cette maison fut bâtie par Julien Poirier. Ces Poirier, étaient arrivés de Carleton à Saint-Jacques, longtemps après les autres Acadiens. Certains d'entre eux y sont retournés, repris qu'ils étaient par la nostalgie de la mer!

Julien Poirier, député au Parlement du Bas-Canada pour le comté de Leinster (1827-30) est né dans cette maison.

DEUX INDUSTRIES SPECIALISEES: LES CEINTURES FLECHEES LE TABAC

Avant la machine qui peut à peu près tout confectionner, les arts domestiques (ou industrie fermée) régnaient dans tous les foyers, surtout ceux de la campagne. Pendant que "leur homme" fabriquait auguettes, balais de cèdre, baquets, sabots de bois, jougs, vans, pelles en cèdre, souliers de boeuf, meubles, instruments agricoles, véhicules etc..., les femmes transformaient en savon, en luminaire ou en remèdes, les huiles et les graisses, et s'appliquaient à "crocheter" des tapis, à tisser des draps, des serviettes, des essuie-mains, des catalognes ou encore à piquer des couvre-pieds.

Dans la région de Saint-Jacques cependant, on fabriquait en plus des ceintures fléchées. En voici l'histoire. Il convient de la raconter.

Ceintures fléchées

Mon propos n'est pas de faire ici une étude exhaustive sur la fabrication de ce chef-d'oeuvre artisanal, bien de chez nous, mais de résumer un peu le principal de ce qui s'est écrit sur le sujet.

Je m'empresse d'indiquer mes références où un chercheur pourrait puiser. D'abord, chez Marius Barbeau, **Ceintures fléchées**, éd. Paysana, Montréal, 1946 et dans **Aujourd'hui**, revue) octobre 1946, pp. 59-64; E.-Z. Massicotte dans **Mémoires de la Société Royale du Canada**, 1924, Sect. I, p. 143 et ss.; *ibidem*, 1938; **Le Musée National, Bulletin 93**, Ottawa, 1939; **Assomption Sash; Bulletin des Recherches historiques**, 1907, pp. 154-156; et chez François Lanoue, **Une Nouvelle Acadie**,

Saint-Jacques-de-L'Achigan, 1772-1972, où je dis autre chose que dans cet article. Enfin, le lecteur intéressé à pratiquer cet art, je le renvoie à **J'apprends à flécher**, de Monique Leblanc, éd. Ferron, Montréal, 1973 et à **La flèche, l'art du tissage au doigt**, de Françoise Bourret et Lucie Lavigne, éd. de l'Homme, Montréal, 1973.

Tous les auteurs s'accordent pour rappeler que L'Assomption-Saint-Jacques étaient, jusqu'à la fin du siècle dernier, et cela, depuis environ 100 ans, des centres renommés de cette industrie domestique. L'on "fléchait" à Saint-Jacques surtout et l'on trafiquait à L'Assomption, avec la Compagnie de la Baie d'Hudson (H.B.C.) et jusqu'en 1821, avec la Compagnie du Nord-Ouest qui, cette année-là, passa aux mains de sa rivale, la H.B.C.

Comment se fait-il que, tout d'un coup, cette industrie connut un arrêt marqué? - C'est que l'abbé Tancrède Viger, le curé de la toute jeune paroisse de Sainte-Marie-Salomé (1888), convaincu que les "tisseuses travaillaient pour rien, en ruinant leur santé à une besogne ingrate, leur conseilla d'exiger paiement en argent; faute de quoi, plus de ceintures! Le marchand Euclide Dugas (de Saint-Jacques), devenu vieux, à l'aise et routinier, ne vit pas ce changement d'un bon oeil; il se croisa les bras, et les ouvrières en firent autant". Cela se passait en 1890.

Cet arrêt suscité par la pingrerie de la Compagnie, coïncidait avec l'accroissement des commandes que celle-ci dirigeait chez Pool, Lorrimer et Tabberer Ltd, de Coventry, Angleterre. Cette ville pratiquait le tissage depuis Guillaume le Conquérant (1066). Les métiers mécaniques y permettaient la diminution du coût de revient, qui, pourtant, était déjà fort minime ici. Ces ceintures anglaises se vendaient \$2. et même \$3. de moins que les nôtres. Leurs belles couleurs chaudes et brillantes aguichaient le non-connaisseur. Depuis l'avènement de la machine, les produits manufacturés ont toujours eu la préférence des non-initiés. Les ceintures de Coventry "étaient fabriquées d'une chaîne et d'une trame unies, comme tout tissu au métier".

Mais qui donc achetait des ceintures fléchées importées? - D'après la H.B.C., c'était les Indiens du Nord-Ouest canadien. J'imagine tout de même que les clients de l'Est ne devaient pas les dédaigner, eux, non plus.

Il y eut donc dans la région de L'Assomption-Saint-Jacques déclin, sinon arrêt presque complet de cette industrie à domicile, après la monition du curé Viger. Heureusement, cependant, la **Canadian Handicrafts Guild**, E.-Z. Massicotte, Barbeau et le Gouvernement provincial s'occupèrent de sauver la chose. En 1927, ce dernier engageait Mme Odilon Vigneault, de Saint-Ambroise (née Marie Gaudet et dont les ancêtres venaient de Saint-Jacques) et Mme Napoléon Lord, de Sainte-Marie (née Elisabeth Mireault) pour donner des démonstrations de cet art au Château Frontenac, à Québec.

Heureusement aussi, certaines personnes, hommes et femmes, ont religieusement conservé cette technique apprise de leur mère. C'est ainsi que M. Henri Mireault (décédé en 1972) et sa fille, Madeleine (Mme Clément Blanchard); de Sainte-Marie: M. Ivanhoé Puzé, agronome de Saint-Jacques; Mme Alphonse Mireault et sa fille Marie-Joseph, (toutes deux décédées, de Saint-Jacques); Mme Phidias Robert, de Saint-Ambroise, qui l'a appris de Mme Vigneault et dont les reportages sont fréquents dans tous les mass-media, Mme Claude Gingras, de St-Jacques, et M. Pierre Bélanger, de Sainte-Marcelline, ont été ou sont encore les principaux détenteurs du secret de fabrication; je devrais plutôt dire, les courageux détenteurs parce que cet art requiert beaucoup de patience, donc du courage, ce qui n'est pas dénué à la mode.

A cette liste, il faut ajouter que bon nombre d'élèves de l'Institut des Arts ménagers, de Saint-Jacques ont eu au moins la chance d'apprendre un jour le maniement de ces brins de laine, sous l'impulsion de Sr Marie-Jeanne-de-France, s.s.a. et les directives de Mme Jules Goulet (Augustine Marion) (Notons ici que la plupart des écrivains répètent les erreurs de Marius Barbeau: il s'agit

de Mireault et non de "Migneault"; de Salomon Bélanger et non pas "Boulanger"; quand il parle de Mme Françoise Venne, personne ne peut l'identifier. Quand il écrit "L'Achigan", il faut comprendre Saint-Jacques et Sainte-Marie, qui étaient une seule et même paroisse, et quand il cite Sr Jeanne, il s'agit bien de Sr Marie-Jeanne-de-France, s.s.a. (née Corona Coderre, de Saint-Jacques). De même, certaines légendes de photos confondent Mme Vigneault et Mme Lord.

Combien se vendait une ceinture fléchée? - Autrefois, de \$10 à \$25, selon la longueur, toutes étant de la même qualité. Une facture de la H.B.C. rappelle que le 20 décembre 1848, on a payé à l'agent de la Compagnie, Salomon Bélanger (du Ruisseau Saint-Georges, à Saint-Jacques) 62 livres, 10 schellings pour 101 ceintures, cours d'Halifax; le 16 novembre 1849, pour 67 ceintures "large North West belts", un peu plus de 35 livres; pour 50 plus petites, un peu plus de 23 livres; et pour 28 "worsted N.W. caps" (tuques?) quelque 2 livres.

Les plus longues mesuraient, répète-t-on dans les ouvrages ci-haut mentionnés, 15 pieds de longueur et plus de 12 pouces de largeur. Ce dont je doute fort. J'ai vu et admiré les ceintures d'hommes à forte taille, comme le notaire J.-E.-E. Marion, le curé Omer Houle, le juge Octave Dugas, le Dr Odilon Beaudry, M. Bruno Thibodeau: aucune n'atteignait ces dimensions. Voici ce que m'écrivait en 1964, Marius Barbeau à qui je montrais la ceinture de feu le Dr. O. Beaudry, décédé à Saint-Jacques en 1932, à l'âge de 80 ans. Cette ceinture mesure 12 pieds 1/2 par 11 1/2 pouces, avec teintes rares de jaune clair et de brun. "Elle a dû être tissée en 1890-1900. Les teintures sont minérales, la laine de Shetland, Ecosse. Celle-ci est une des plus grandes et des plus belles de toutes". - Son propriétaire actuel, M. Pratt ancien président du Carnaval de Québec, peut, avec raison, en être fier.

Rappelons que les ceintures de notre région portaient indistinctement le nom de "L'Achigan" - où elles étaient fléchées, Saint-Jacques ou Sainte-Marie -, ou

celui de "L'Assomption" où elles étaient dirigées avant d'atteindre le marché de Montréal et du Nord-Ouest via Lachine.

Deux compagnies de commerce confiaient des commandes: la H.B.C. déjà citée, et la Compagnie du Nord-Ouest, sa concurrente, jusqu'à leur fusion, en 1821, ai-je dit plus haut. Dans "l'oufit de 1799", on lit que cette dernière a acheté 98 ceintures à L'Assomption; en 1804, 12; en 1820, 182 et, en 1821, plus de 200.

Le nouvelliste Alphonse Poitras écrit, en 1845, que la ceinture fléchée est un article indispensable au trousseau des voyageurs vers les "pays-d'en-Haut", avec le couteau de poche et le briquet. Dans **Le bon vieux temps**, Montréal, 1885 (réédité en 1916), Hector Berthelot dit que "presque tous les citoyens de la classe aisée portent la ceinture fléchée par-dessus leur paletot d'hiver".

Le Bulletin des Recherches historiques, 1897, rapporte que la colonie de la Rivière Rouge contrôlée par des Ecossais, trouvait trop élevé le prix des ceintures faites en laine d'Ecosse. Aussi, les employés canadiens incitèrent-ils les tisseuses de notre région à imaginer "un dessin nouveau avec des couleurs plus voyantes", par l'entremise des McDougall, des McBeth et des Woolrich, anciens commis de la Compagnie du Nord-Ouest, retirés à L'Assomption. Cette mesure augmenta la production.

Enfin, M. Barbeau parle de la "ceinture fléchée dite acadienne, à flèches ou à flammes". On la confectionne seulement dans la région de L'Assomption-Saint-Jacques, et sa texture présente des particularités. Par exemple, le tissu comprend trois raies, une au centre et une, à un tiers du bord, de chaque côté. D'ordinaire, dit-il, les ceintures n'en ont qu'une, au centre. De plus, ce dernier n'est pas de couleur uniforme; il présente des flèches alternées.

Où avait-on appris l'art de "flécher"? - M. Barbeau rapporte qu'une vieille tisseuse de Sainte-Marie répétait que ses ancêtres l'avaient appris des Algonquins, du Ruisseau-du-Nord à Sainte-Marie. Cet endroit d'après M. Pierre Bélanger, indianologue de Joliette, constituait un

site de campement pour quelques familles de cette tribu durant l'été. (Aujourd'hui en face de la demeure de M. Charlemagne Fontaine). Moïse Thibodeau, ancien de Sainte-Marie, disait avoir appris en 1820, de ces Algonquins l'art du tir-à-l'arc. M. Massicotte soutient que c'est des Acadiens: il dit que la ceinture acadienne présente une étape dans l'évolution de la vraie ceinture: cinq jarretières ou rubans cousus en partie ensemble. Par contre, M. Barbeau nie aux Indiens d'avoir été les premiers à tisser des ceintures de laine aussi grandes et aussi compliquées que celles de L'Assomption. Le principe du tissage leur reviendrait. Canadiens et Acadiens l'auraient amélioré.

Plusieurs savants trouvent des ressemblances entre notre ceinture et celles des pays scandinaves et latino-américains. Le magnifique Musée de l'Homme, récemment ouvert à Ottawa, attache beaucoup d'importance à cette industrie.

Enfin, souhaitons que le Musée d'Art de Joliette puisse lui aussi, présenter de beaux spécimens de cet art on-ne-peut-plus de chez nous. Ceux qui ne voudraient pas se départir de leur "bien", peuvent le mettre en consignation: ce serait une heureuse contribution à l'admiration de notre patrimoine régional, "le plus beau travail manuel qui se soit jamais fait en Amérique ou ailleurs" (Barbeau).

Tabac

Dans la région de Joliette-De Lanaudière, comment a-t-on cultivé le sol? Entendons ici arable, soit en montagne soit en plaine. On y a pratiqué la culture mixte dans le comté de Berthier; dans L'Assomption, les betteraves, les fraises et les cultures de conserve; dans Joliette, le tabac à cigarette et dans Montcalm, le tabac à pipe et à cigare et la culture mixte.

N'y a-t-il pas cependant des cultures plus spécialisées parmi celles-là? Oui: celle du tabac. Au point qu'elle peut qualifier la région immédiate autour de Joliette, comme le cuivre identifie la région de Rouyn-

Noranda et l'amiante, les Cantons de l'Est.

Depuis quand la région de Joliette cultive-t-elle le tabac?

Au Canada, l'intendant Hocquart fit les premiers essais de cette culture à Beauport, à Chambly et à Québec. En 1846, cette industrie débutait pour de bon, dans la paroisse de Saint-Jacques. Il s'agissait de tabac à pipe et à cigare. Les industries n'ont pas tardé à suivre les progrès de cette culture, dans les alentours. Aujourd'hui ces manufactures se sont regroupées à Saint-Jacques et à Joliette.

En plus du tabac à pipe, Joliette cultive aussi le tabac à cigarette. Les terres de sable de la région, royaume du pin, ont commencé à être défrichées en 1935, grâce aux études du Frère Marie-Victorin E.C., au député du temps, l'Honorable Lucien Dugas, et son successeur, l'Honorable Antonio Barrette. Les paroisses de Saint-Thomas, de Lavaltrie, de Lanoraie et de Sainte-Mélanie, surtout, y ont trouvé de riches débouchés. C'est l'agronome Conrad Turcot qui avait démontré les qualités du sol.

MONUMENTS A JOLIETTE ET DANS LA REGION

Un monument perpétue la mémoire d'un grand homme ou d'un événement important. Toutes les civilisations en ont compris l'importance et les gens civilisés respectent les monuments.

A Joliette

Joliette, la ville, possède-t-elle plusieurs inscriptions gravées sur monuments?

Près d'une douzaine, et je me demande ce que donnerait un concours là-dessus lancé à brûle-pourpoint... Il y a d'abord le monument de Barthélemy Joliette au Parc Renaud, avec plusieurs inscriptions relatives à sa vie et à son œuvre (Voir page 156); le monument du P. Cyrille Beaudry (1835-1904) devant le Séminaire, élevé en 1936; le P. Beaudry fut supérieur du Séminaire durant plus de 30 ans. En face de ce même monument, une stèle rappelle l'arbre du centenaire de 1964. Un peu plus à l'ouest, dans le parterre de l'Evêché, un livre de pierre rappelle le site de la première église paroissiale de Joliette élevée en 1843 (le monument date de 1950). Tout près de ce dernier, dans le parterre de la Cathédrale, une plaque commémore le cinquantenaire du diocèse en 1954. Il en est de même dans les parterres de l'église Saint-Pierre: une plaque rappelle les origines de cette paroisse de 1915.

Au couvent de la Congrégation, rue Notre-Dame, une inscription rappelle que le manoir de M. Joliette s'élevait sur cet emplacement. Au Parc Lajoie, le Monument aux Braves proclame les noms des soldats morts dans les

dernières guerres. Au cimetière des Clercs-de-St-Viateur, s'élève le monument du premier supérieur c.s.v. en terre canadienne, le P. Etienne Champagneur, avec ses notes biographiques: le P. Champagneur est décédé en France, mais ses restes mortels revinrent à Joliette vers 1920. Sur la Place du Marché, sur l'Esplanade plutôt, plusieurs inscriptions furent dévoilées durant l'année centenaire de 1964-65, rappelant quelques faits. On le voit, il n'y a rien d'aussi durable et d'aussi civilisant qu'un monument pour perpétuer la mémoire d'un grand homme ou d'un événement important. Toutes les civilisations en ont compris l'importance et les gens civilisés, je le répète, respectent les monuments.

A L'Assomption

La ville de L'Assomption ne nous offre-t-elle pas quelques inscriptions intéressantes?

Entre autres, une inscription intéresse les citoyens de Joliette: celle, apposée sur la maison qu'habitait Barthélemy Joliette avant de venir fonder l'Industrie. On sait qu'après être né à Montmagny et devenu orphelin, Barthélemy Joliette fut élevé à L'Assomption chez son oncle Faribeault. Aussi, la ville de Joliette, à l'occasion du centenaire de la ville, en 1964, y a-t-elle apposé une belle inscription qui en rappelle le souvenir et celui du Dr J.-Bte Meilleur qui y demeura. A L'Assomption, on trouve également à l'angle des rues Saint-Etienne et Sainte-Anne, une plaque rappelant le souvenir d'un ancien lieutenant-gouverneur de la Province, né à L'Assomption, Sir Louis-Amable Jetté (1898-1908). Un monument rappelle deux grands patriotes franco-ontariens Alfred Longpré et Jeanne Lajoie en face de l'église. Une stèle fait revivre le légendaire premier curé de L'Assomption, l'abbé Pierre LeSueur. Une autre, enfin, commémore Isidore-Joseph-Arnédée Marsan, qui fut le premier canadien à recevoir un doctorat ès sciences agricoles.

**Lanoraie,
Saint-Sulpice,
Lavaltrie,
Repentigny,
Berthier,
Mascouche.**

La Commission des Monuments historiques a placé devant les églises de ces paroisses qui datent du Régime français, et qui sont les plus anciennes de notre région, des écriteaux, où l'on a gravé dans le bronze et encadré des branches d'érable, les dates de concession des seigneuries de Repentigny, Saint-Sulpice et Lavaltrie. Elles sont en général très sommaires.- A Saint-Sulpice, un monument plutôt rare dans la région de Montréal et assez précieux, est classé monument historique: il s'agit d'une chapelle de procession (1830), sise à l'arrière de l'église. A Lanoraie, une plaque en bronze indique la maison natale de Louis-Joseph Doucet, poète.

A Berthier, un cairn aux lignes modernes devient un immense album de tous les noms des familles résidentes en l'année du tricentenaire (1972).

A Mascouche, s'élève le monument du seigneur Lemoyne.

Au Manoir, qui compte parmi les plus anciens et des plus merveilleux du Canada, on devrait bien pouvoir y lire quelque inscription, rappelant l'importance du monument.

Une plaque commémore, à Repentigny, la concession de la seigneurie de Lachenaie, en 1649, à Pierre Le Gardeur de Repentigny. Trouve-t-on quelque part qu'en 1670, cette même seigneurie devint propriété du seigneur Aubert De la Chesnaye?

Tous apprécieraient aussi, sans doute, que les deux moulins à vent, sur la route nationale, soient mis en meilleure évidence.

**Saint-Jean de Matha, Sainte-Béatrix,
Saint-Gabriel, Chertsey,
Sainte-Emmélie, Saint-Michel,
Saint-Lin, Saint-Jacques.**

A Saint-Jean de Matha, un buste commémore la force herculéenne du fameux Louis Cyr qui vit le jour en cette paroisse-là. A Sainte-Béatrix, à l'entrée de la paroisse, un monument de pierre rappelle le centenaire de cette paroisse de 1861.

A Saint-Gabriel, deux monuments: celui du fondateur, Bernard Monday, et dans le Cordon, une pierre où sont inscrits les noms des premiers Loyalistes de la paroisse inhumés là: entr'autres, celui des Elliott, ancêtres maternels du T.H. M. Pierre-Elliott Trudeau, premier ministre du Canada.

A Chertsey, à la mairie, une plaque commémore le souvenir du curé Jean-Romuald Paré, curé de Saint-Jacques-L'Achigan, qui, à titre de commissaire de la colonisation, participa à la fondation de cette municipalité; le Lac Paré est aussi nommé en son honneur.

A Saint-Michel, au Mont Roberval, une inscription rappelle le site de la première chapelle.

A Sainte-Emmélie, une plaque rappelle le fondateur Bernard Leprohon et autres bienfaiteurs.

A Saint-Lin, sur un site historique national, une stèle rappelle que dans la maison tout près, Sir Wilfrid Laurier passa son enfance.

A Saint-Jacques, un monument fut élevé en 1921, devant la maison où fut célébrée la 1ère messe en 1772, et au Parc de Grand-Pré, dans le village, une plaque commémore l'inauguration de ce Parc, et, à la mairie des deux municipalités, une autre rappelle qu'en 1967, l'édifice fut édifié comme Centre Culturel, en l'année du Centenaire de la Confédération.

LEGENDES

Une légende est un récit plus ou moins fabuleux.

Notre région semble trop jeune pour en nourrir. Cependant, il en existe, comme celle du "**vieil ermite de Saint-Paul**" dont les demeures successives devinrent le site de l'église de Saint-Paul, de la chapelle Saint-Joseph et de la Cathédrale de Joliette (Voir: **Mélanges religieux**, Montréal, 1er juillet 1842; Le Vieil ermite de L'Industrie, dans **La Voix de l'Ecolier**, Joliette, 1er mars 1878, p. 246; Le vieil ermite de Saint-Paul, dans **L'Estudiant**, Joliette, nov.-déc. 1942, vol. 7, no 2.); **Archives de la Société Historique de Joliette**.

Une autre légende se passe à l'Île Dupas, avec "Le prêtre fantôme" (Voir: **Annuaire de Ville-Marie**, Montréal, 1867, p. 17).

À Saint-Jean de Matha, une légende circule sur le "Chapelet du Père Forget"; à Saint-Gabriel, une autre fait entendre "La cloche de Saint-Gabriel"; à Saint-Norbert, "Le jour des morts" fait encore frémir, paraît-il.

Note: Pour plus de détails et de références à ce sujet: voir "**La Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique**, Rapport 1949-1950, pp. 141-149, article signé par M. Anthime Charbonneau, agronome).

Cependant, le lecteur comprendra pourquoi je publie ici un conte que j'ai inventé lors du Bicentenaire de Saint-Jacques, ma paroisse natale. Tous les éléments en sont véridiques. Je n'ai fait que les agencer. Ce conte, je le dédie à la mère d'une autre Madeleine Dugas, Mme Wilfrid Dugas (1884-1958), pour l'affection dont elle m'en-tourait.

IPSA DUCE

Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie

23 décembre 1774

"Faudrait bien que je fasse un petit quelque chose pour les enfants! Marie-Joseph aurait besoin que je lui rallonge sa jupe, et Antoine, son matelot. Mais où prendre le tissu?" -Et préparant sa fournée de pain, ses tartes, ses galettes, son gigot d'agneau et une volaille, Marie-Magdelaine Dugas mijotait des plans. La journée, l'avant-veille de Noël, semblait devoir se passer dans la paix coutumière.

"Le temps se casse", s'exclama, en fin d'après-midi, Joseph Leblanc, en partant soigner ses animaux (1 jument, 1 boeuf, 3 vaches, 2 taures, 10 moutons, 6 cochons, quelques poules). "Si les Avents reprennent encore leur temps doux, ça va tout prendre pour que nos viandes de boucherie ne dégèlent pas. On n'en a pas beaucoup, mais tout de même... s'il faut que le temps s'en mêle maintenant!... Que j'ai donc hâte de connaître le jeu des nuages de par ici, comme mon père les connaissait en Acadie. Il lisait dans les vents et les marées comme dans un gros livre".

Joseph Leblanc "à François", mari de Marie-Magdelaine Dugas, revenait souvent sur le sujet de la température. Comme tous ses compatriotes, d'ailleurs. En effet, en arrivant dans la région de L'Assomption, les Acadiens faisaient l'expérience d'un climat nouveau. En Nouvelle-Angleterre, durant l'exil, c'était pas mal comme en Acadie: climat marin, hiver plutôt doux et humide, sans beaucoup de neige. Mais, par ici! Quel climat capricieux! Des étés suffocants! Des hivers itou! Dans les deux, des sautes qui affectent les poumons, massacrent les humeurs, engendrent des tempéraments excessifs.

Le sol, heureusement, semblait devoir être d'une fertilité incomparable. Quels beaux rêves, la quinzaine d'arpents que chacun avait défrichés ne permettait-elle pas de faire naître!

Depuis les sept ans de leur arrivée dans cette partie nord de la Seigneurie de Saint-Sulpice, Acadiens et Canadiens avaient multiplié les éclaircies. Des érables francs, des pins énormes, ils avaient tiré poutres et planches à nulle autre pareilles. Ainsi, Joseph Leblanc était

fier de narguer avec ses planches de 21 et même de 22 pouces de largeur, dans la chambre du côté nord. Quant à sa terre et à celle du voisinage, elles s'avéraient devoir être les plus extraordinaires de la région.

Le climat les obligeait aussi à de nouvelles cultures, à de nouveaux mets, à de nouvelles façons de construire maisons et "bâtiments". Aussi consultaient-ils souvent leurs voisins canadiens sur leur nouveau mode de vie. Et ceux-ci leur conseillaient, par exemple, de se garder des lopins "complantés en bois debout", comme réserves de bois - bois à chauffer, bois à construire - et aussi pour y faire les "sucres". "Les sucres? tiens, une nouvelle chose à apprendre", se répétaient les Acadiens.

Joseph Leblanc s'était levé un "beau carré de maison" de 28 pieds par 28 pieds, avec pignon très pointu et immense toit, sur les bords du Ruisseau Vacher, près de la deuxième "équerre", deuxième voisin de son frère Basile, au village, et voisin immédiat de ses beaux-frères, Daniel Dugas, Charles Béliveau, Armand Bourgeois et Joseph-à-Claude Dugas, le troisième "par en-bas".

Par l'intermédiaire de leur confrère, l'abbé Jacques Degeay, curé de L'Assomption, les Sulpiciens multipliaient tellement les secours que l'espérance d'une vie heureuse ne pouvait pas ne pas fleurir à travers la fumée des abatis. Même si une certaine nostalgie, une angoisse profonde persistait à pincer les coeurs. Imaginez, dix-neuf ans plus tôt, le Grand Dérangement les avait tous lancés aux quatre vents du ciel. Et l'exil en Nouvelle-Angleterre n'avait été que le prolongement de ce séisme. Chaque mois, chaque semaine, chaque jour, les secousses s'étaient répétées durant 11, 12 ans.

Ce qui culminait dans cette langueur, c'était la perte de certains parents, et aussi, celle d'objets familiers auxquels on s'attache facilement et solidement.

"...quelques hochets bien chers.

Qu'ils voulaient avec eux emporter sur les mers" (Longfellow).

Aussi Magdelaine Dugas s'exclamait souvent en soupirant: "Mon doux Seigneur! où aurais-je bien pu per-

dre ma chaîne avec sa croix d'argent que mémère avait apportée de France? - Et ma petite statue de la Sainte-Vierge? - Pourtant, je les gardais toujours en sûreté sur moi! Mon doux Seigneur!"

Quand elle lançait cette plainte, ses deux soeurs, Osite (Mme Béliveau) et Marguerite (Mme Bourgeois) lui rappelaient toujours tel fait surprenant, sinon miraculeux qui, durant l'exil, les avait convaincues que la Sainte Vierge leur réservait des joies insoupçonnées. "Je le **crais** bien", répondait Magdelaine en soupirant. Quel chaud réconfort que ce voisinage des familles Leblanc, Béliveau, Bourgeois et Dugas, comme celui de la parenté de beaucoup de familles.

Le Ruisseau Vacher coulait devant le seuil de leurs demeures. Des saules y rappelaient le Grand-Pré natal. Le four à pain au coin sud-est de la maison de Joseph Leblanc crépitait plusieurs fois, la semaine, pour faire gonfler miches de pain, pois et fèves au lard.

Pour aller rejoindre le "grand chemin", la route de "l'autre bord du ruisseau" longeait -environ un arpent- le dit Ruisseau Vacher et, pour se rendre au village, elle le franchissait trois fois, d'abord, tout près de chez Joseph Leblanc "à François", une centaine de pieds plus loin, chez l'autre Joseph-à-Paul-à-Antoine Leblanc, puis chez Daniel Dugas. Charles Béliveau aurait préféré que la route devant chez lui aille rejoindre directement le "grand chemin", à la deuxième "équerre", chez Daniel Dugas, ce qui, en allant au village, aurait fait deux ponts de moins à franchir - ou à entretenir. - Mais il aurait fallu passer dans la cour même de chez Joseph Leblanc... On comprend bien le refus de ce dernier.

Dans ces maisons régnait l'austérité parfaite qui devait se contenter du plus mince strict nécessaire. Habile ou non, le père devait fabriquer les meubles. Habile ou non, la mère devait confectionner la lingerie et les vêtements et mettre tout son génie à l'épreuve pour les transmettre des aînés aux plus jeunes.

Les paroles prophétiques de l'abbé Degeay, à la première messe de juin 1772, s'étaient incrustées dans

les coeurs: "Dieu vous bénira dans vos enfants". Les comparaisons que le nouveau curé, M. Jean Bro, ne cessait de leur faire avec les Juifs déportés à Babylone, leur martelaient cette conviction que, portion très choisie du peuple de Dieu, ils en vivaient une des pages les plus fécondes de résurrection. Quelle aubaine pour eux, maintenant! Ils avaient un prêtre bien à eux autres, de chez eux, et tout près d'eux, lequel, tous les quinze jours, venait de Saint-Roch de L'Achigan, leur célébrer les sacrements dans la "maison accoutumée" de Charles Forest. Bientôt, dans quelques mois, le presbytère-chapelle serait construit!

"Mon doux Seigneur, priait Magdelaine, pendant la sainte messe, pourquoi nous avoir tout enlevé? Si, au moins, j'avais ma petite croix de là-bas... Elle m'aiderait à prendre coeur! Les Fontaine, les Mireault, les Lord, les Melançon, comme ils sont chanceux d'avoir pu conserver quelques objets de chez nous..., là-bas!"

Les enfants demandaient souvent pourquoi M. le curé leur parlait tant du peuple juif. Et, pour la centième fois, les parents répétaient l'inépuisable comparaison.

En ce décembre si doux de 1774, les enfants pensaient que l'été reprenait. Ce Noël, comment serait-il? - Depuis le premier, le monde chrétien se pose la question primordiale, pressentant inconsciemment que de la façon dont on recevra l'Enfant, la vie de la planète ou germera ou se fanera. Que sera donc ce Noël? - Les chemins seront-ils praticables? - Ce qui, pour ces super-chrétiens voulait aussi dire: allons-nous enlever les "grignons" qui nous font cahoter sur la route vers le Seigneur de Béthléem?

"Mon doux Seigneur, gémit Magdelaine, déjà le 24! Demain Noël! On ne sait pas si M. Bro pourra venir. De toute façon, je n'ai pas le temps de vider mon travail; je monterai ma pièce de lin après la fête". Elle ouvre le coffre qui fleure le bon cèdre. "Tiens, tiens, tiens, avec ce mantelet, j'en aurais assez pour réparer la robe de Marie-Joseph. J'ai, en plein, du fil de la même couleur, ou presque".

S'approchant de la lampe-à-suif pendue au soliveau, elle commence avec un couteau de table à peu près le seul objet contondant de la maison - à découdre la bordure de ce vieux mantelet qui, lui aussi, avait fait l'exil. "Rapiestè", ses teintes bleues, rouges et vertes avaient perdu leur vivacité. La mère de Magdelaine, Marie Melançon, l'avait tissé à Port-Royal. Elle l'avait longtemps porté. De combien de pleurs n'avait-il pas été imbibé! - de longues stries le prouvaient-, surtout pendant la terrible attente des bateaux, au bord de la grève.

"Au fait, se disait Magdelaine, devrais-je le tailler, le couper?" ...Reoulant une fois de plus le flot de ses souvenirs, elle commence à découdre le précieux "butin". Elle fredonne "Il est né le Divin Enfant", "Les Anges dans nos campagnes", "Ca, bergers, assemblons-nous!": tout le répertoire de France y passe. Le fil résiste bien. Nerveuse, pour aller plus vite, de ses deux mains, elle écarte les coutures. Soudain, un mince éclair traverse son champ de vision. Qu'est-ce qui pourrait bien être tombé par terre? A-t-elle échappé quelque chose? Son couteau? Qu'est-ce donc cet objet qui a relui?

Pour en être quitte, elle allume une chandelle au feu de la lampe et s'agenouille pour mieux fouiller le parquet. La faible lueur capte l'éclat d'un objet.

"Non! non! s'écrie Magdelaine. Non, mais? Mais quoi? Non! Mon doux Seigneur! Ma petite croix d'argent! Comment ça? Mon Jésus, c'est-y-possible?" - La flamme en vacille.

Elle saisit la sainte relique. Elle court vers la porte. Elle appelle les enfants en train de jouer dans la brunante. Elle leur crie d'aller quérir leur père: "Vite, venez voir. Venez voir. Mon doux Seigneur, venez voir ce que je viens de trouver".

Les enfants arrivent en trombe: "C'est "quouais", maman? C'est "quouais?"

- "Ma petite croix! Ma croix en argent!"

- "La petite croix dont vous êtes toujours à nous parler?"

- "Mais oui!"
- "Mais, où était-elle?"
Joseph arrive tout essoufflé: "Qu'est-ce qui se passe? Serais-tu malade?"
- "Ma croix! Ma petite croix de mémère Melançon, Anne Granjer. Sa croix qui venait de France".
- "Comment ça?"
- "En décousant le mantelet de maman! Elle était là, là-dedans, dans une doublure".
- "Tu vois, Magdelaine, les histoires merveilleuses que Marguerite et Osite te racontent de la Nouvelle-Angleterre, eh bien, nous autres aussi, on va en avoir une à raconter, et une bonne!"

Tout de même, Marie Magdelaine aurait bien aimé que le Seigneur fasse les choses plus complètement. Sa statue de la Sainte-Vierge, n'aurait-il pas pu la lui faire retrouver, elle aussi? - Elle y tenait tellement... Au souper, elle ne put s'empêcher de penser tout haut...

Alors, son époux, Joseph Leblanc qui avait hâte de devenir familier avec les nuages et les vents de par ici, se sent tout-à-coup animé par le souffle de l'Esprit. Devant ses enfants ébahis, il dit simplement ces paroles prophétiques qui rejoignaient celles de l'abbé Dégeay: "Ecoute, Magdelaine, depuis dix-neuf ans, la croix, tu le sais - tous, nous le savons, par ici - la croix a été dans notre portion quotidienne. Elle n'était pas seulement dans la doublure du mantelet de ta mère. Si on a été capable de la porter, c'est sûrement par rapport à quelqu'un. Je le sais "*mouais*", par rapport à qui; c'est par rapport à sa mère, la Sainte Vierge; elle n'est jamais bien bien loin de nos croix; c'est elle qui nous mène; c'est SOUS SA CONDUITE (*Ipsa duce*) que nous sommes arrivés par ici. Et, statue ou pas statue, sa dévotion, on va la planter dans le coeur de nos enfants".

JOLIETTENSIA

A tout seigneur, tout honneur!

On le comprendra facilement: dans une pareille étude, la Cité de Joliette mérite de plus amples développements. Elle a droit à ses joliettensia.

1ère école de filles

Comment a commencé la 1ère école de filles à Joliette?

Bien simplement. Comme la plupart des oeuvres durables. C'était en 1853-54. Le curé Manseau remarquait beaucoup de pauvreté, de misère et d'ignorance dans sa paroisse. Il écrivait même ceci: "Les filles y seront toujours mal élevées jusqu'à ce que nous ayons des Soeurs pour les éduquer". Il avait déjà demandé à Mgr Bourget d'intervenir auprès de M. Joliette pour qu'il bâtisse une maison d'éducation pour les filles, comme il l'avait fait pour les garçons en construisant un collège. Mais M. Joliette était mort en 1850, avant de répondre à ce désir. Toujours est-il qu'en 1853, M. Manseau n'en peut plus. Il supplie Mgr Bourget de lui permettre une souscription en vue de bâtir un couvent. Il s'endette lui-même. Et en 1855, les Soeurs de la Providence qui sont déjà à Sainte-Elisabeth et à Saint-Paul, viennent prendre charge non pas d'un hôpital, mais d'une école.

Sur la rue Notre-Dame, entre la rue Lajoie et Saint-Barthélemy on logera 75 pensionnaires plus une centaine d'externes. A l'exéguité du local s'ajoutait la gêne des finances. Malgré cela, les Soeurs accueillaient 4 orphelines. Ce sera le début de cet orphelinat qui a existé jusqu'à 1955, - donc 100 ans - quand on essaïma à la Providence Saint-Joseph.

Revenons en 1855: la chronique décrit les distributions solennelles de prix, celles que la plupart d'entre nous ont connues: discours de circonstances,

dramas français, conversation anglaise, chants, déclamations, présidence du curé, M. Manseau, présence des PP. Champagneur et Lajoie et d'un grand nombre de professeurs du collège! et celle de Mme Joliette à qui on présenta "un bouquet accompagné d'un compliment". Le couvent et l'orphelinat étaient ouverts. "Mais il n'y avait pas encore d'hôpital"!

L'école était à peine ouverte que M. Manseau écrivait à Mgr Bourget qu'il "ne reconnaissait plus ses petites vagozondes; elles sont devenues de petites demoiselles acharnées à l'étude". Mais au prix de quel dévouement! D'abord, il faut lutter contre le froid qui, dit la supérieure "a établi ses quartiers d'hiver dans notre grenier". Puis, les commissaires se montrent réticents pour fournir le matériel scolaire: "il fallut attendre 7 ans avant d'obtenir une carte du Canada" (7 ans, Messieurs les professeurs!) En 1861, l'inspecteur Dorval, en parle; en 62 et en 63 également... En 1865, le même inspecteur demande une carte de poids et mesures qui tardera elle aussi.

Lady Mathias Tellier, de Joliette, décédée en 1945, avait été élève dans cette école: elle évoquait les bancs sans dossier et le poêle à bois dans la classe etc. Les commissaires ne voyaient pas à améliorer le mobilier. Dans ses rapports l'inspecteur Dorval ne cesse de louer le zèle des Religieuses qui reçoivent, notons-le bien, \$300.00 pour 208 jours de classe, avec charge du loyer et du chauffage.

La pension des élèves, s'élevait en 1860, à \$10.00 par année. En 66, on la porte à \$12.00. La clientèle en fut indignée et le nombre des pensionnaires tomba de 76 à 22. Heureusement, deux ans après, l'entrée redevenait normale.

Qu'enseignait-on? Le français évidemment, le catéchisme, la géographie, la sphère, les mathématiques, les règles de bienséance, l'anglais (par une Soeur américaine) et quelques autres rudiments de science. En 1867, Mgr Bourget donna la permission d'acheter un piano. A noter qu'au Collège, le Fr Vadeboncoeur enseigne déjà la musique et dirige une fanfare.

Mais à côté de l'école et de l'orphelinat, il y a déjà des vieillards à qui on cherche à prodiguer toutes sortes de soins. On imagine facilement la complication de la maison. Aussi, en 1874, le curé Lajoie décide de faire venir les Religieuses de la Congrégation. Les 68 pensionnaires et les 218 externes de la Providence s'en iront donc, rue De Lanaudière, aux Mélèzes actuels.

Fourneau à chaux

Ce qu'on appelle depuis toujours "le fourneau à chaux", existe-t-il depuis longtemps?

Evidemment, les couches de calcaire sont là, depuis toujours! Mais leur exploitation n'a commencé qu'au début du siècle, grâce à la perspicacité de M. Ernest Lépine, père de MM. Champlain et Maurice Lépine, entr'autres. M. Lépine exploita la carrière jusqu'en 1929. A cette date, la Compagnie Gypsum Lime and Alabastine en fit l'acquisition, et vers 1959, la Dominion Tat and Chemical, puis, ces dernières années, la Domtar Chemical. - Tous se souviennent, n'est-ce pas, du petit train à bennes basculantes transportant la pierre de la carrière jusqu'aux hauts-fourneaux, du temps que les concasseurs se trouvaient de l'autre côté du présent site (jusque vers 1960). Nous n'oublions pas, non plus, le spectacle des ouvriers tout blanchis de chaux, avant que des procédés récents eussent essayé d'enrayer les méfaits de la poussière de chaux.

Hôpital Saint-Eusèbe

Depuis 1855, les Soeurs de la Providence tenaient école, pensionnat, orphelinat, sur le site actuel de l'Hôpital mais sur la rue Notre-Dame. En 1858, elles commencèrent à recevoir des grand-mères. "Les soeurs, dit la chronique, se privent même du nécessaire afin de pouvoir loger les grand-mères". Avec l'aide de petits bazars, (que nous avons connus, jusqu'en 1938 environ), elles purent

acheter une maison voisine du couvent, et avec l'aide des Dames de charité, la meubler. Ici, il faut saluer bien bas la coopération des Dames de charité qui d'ailleurs, on le sait, oeuvrent encore à Joliette, avec les mêmes religieuses, au Centre Bonsecours.

L'Hôpital Saint-Eusèbe a donc commencé par être un simple foyer pour vieillards, un hospice comme on disait autrefois: ce fut l'oeuvre des Religieuses et d'un groupe de laïcs.

Le premier nom en fut Hôpital Scallon, en l'honneur d'Edouard Scallon, riche commerçant de Joliette, bienfaiteur de l'oeuvre, lui et son épouse. En effet, en 1862, il offrait 200 louis - \$800. - aux Religieuses pour qu'elles fondent un hôpital. En décembre, l'Hôpital pouvait commencer à recevoir des patients dont le premier est le P. Stanislas Rivest c.s.v. Le Docteur Swibert Boulet en est le premier médecin. Cet édifice Scallon existe encore: du côté sud-ouest, rez-de-chaussée, rue Notre-Dame. Mais en 1879, M. Eusèbe Asselin fit disparaître les 4 bicoques plus ou moins délabrées où se logeaient les orphelins et les vieillards et les remplaça par une bâtisse en pierre de 110' x 36'. M. Charles-Bernard-Henri Leprohon fournissait la pierre de ses carrières. Le nouvel édifice ouvrira en 1883, et ne s'appellera plus ni Hôpital Scallon, ni Hospice Saint-Charles, mais Hospice Saint-Eusèbe, et 10 ans plus tard, en 1893, Hôpital Saint-Eusèbe.

Aux noms de Eusèbe Asselin, Charles-Bernard Leprohon, Edouard Scallon, bienfaiteurs insignes de l'Hôpital Saint-Eusèbe, il faut ajouter celui des Kelly et des Copping qui se chargèrent gratuitement du sciage des planches, tant pour le couvent que pour la chapelle Bonsecours, puis ceux de M. Edouard McConville qui était allié à la famille De Lanaudière ainsi que celui du Juge et Mme Baby, de Mme D.A. Dostaler, et combien d'autres, humbles, cachés, et surtout de centaines de religieuses anonymes.

Vingt-et-un ans plus tard, 1904, Mgr Archambault, 1er

évêque de Joliette, demande à la communauté d'ajouter une aile de 75' x 50' au couvent d'Eusèbe Asselin. On y adjoint un noviciat. En 1907, l'édifice de la rue Notre-Dame est inauguré. En 1921, on y fonde l'école des infirmières. En, 1947, on bâtit dans le jardin, l'Hôpital actuel, Boulevard Manseau. Vers 1970, les Soeurs en ont abandonné la gestion.

Chapelle de Bonsecours

Est-ce que l'histoire de la chapelle de Bon Secours à Joliette se rattache à celle de l'Hôpital Saint-Eusèbe?

Elle s'y rattache. Elle la précède même, puisque, c'est en 1847, que des personnes pieuses de L'Industrie commencèrent cette chapelle avec l'aide du curé Manseau. Elles s'y réunissaient en confrérie. Voici leurs noms: plusieurs y reconnaîtront leur ancêtre: C.-B. Leprohon, Charles-H. Panneton, Ls-Marie Sylvestre, Joseph Deschamps, François Dufresne, Gaspard Beaudoin, Pierre Laurion, Séverien Ferland, Dr Henry Hall, Pierre Laforest, Joseph Lambert, A. Lambert, François Mondor, le notaire J.-O. Leblanc et Gaspard De Lanaudière. Cette petite chapelle de 18' x 30' se trouvait dans le jardin voisin de la chapelle actuelle, côté sud-ouest. A leur arrivée en 1855, les Soeurs de la Providence s'en chargèrent.

En 1879, l'édifice étant délabré, les Soeurs demandent à Mgr Bourget de leur composer une prière spéciale qu'on y réciterait, pour attirer les aumônes. Le même jour, F.-X. Foucher, de Joliette, lègue \$1000. pour une future chapelle. Eusèbe Asselin y contribue lui aussi, de même que les Dames de charité. Le P. Michaud, c.s.v. professeur au Séminaire, en trace les plans de même que ceux du couvent i.e. la partie à laquelle la chapelle est reliée. Les travaux ne progressèrent qu'au rythme de la charité: en 1883, on en bénit le sous-bassement. Ce n'est

qu'en 1890, qu'elle fut terminée. Il ne faut pas oublier que dans le même temps, le P. Beaudry lançait une souscription en faveur de la chapelle du Sacré-Coeur et que la paroisse se préparait à bâtir la future cathédrale de Joliette.

Centre de Bonsecours

Le Centre de Bonsecours, à Joliette, a débuté avec les Dames de Charité, dès l'arrivée des Soeurs de la Providence à Joliette en 1855, et peut-être avant, en 1850. En 1858, elles se groupent en Association dont la présidente est Mme Joliette elle-même. Elles visitent les pauvres, une fois la semaine, et elles tiennent un dépôt des pauvres; avec une religieuse, elles font la quête à domicile une fois la semaine et le samedi, sur la Place du Marché, (les "soeurs de pain" dont Sr Vénérande et Sr Maximilien). Chaque membre fournit même 15 sous par mois. Elles organisent des bazars, ces fameux bazars qui n'ont cessé que vers 1938. A ceux-ci se rattachent entre des centaines d'autres, les noms de Mme D'Angeville Dostler, (Albina Trempe) qui avait établi la "semaine de la livre" (beurre, farine, lard, etc...) et celui de Lady Mathias Tellier, Mmes Alban Dionne et Lucien Dugas.

Pendant 80 ans, les recettes de ces bazars sont la principale source qui a permis d'héberger gratuitement près de 2000 vieillards et orphelins. Elles organisèrent aussi les banquets des Habitants puis les banquets des Citoyens qu'on a tous connus. La tradition d'aider les mal pris est donc bien ancrée à Joliette. En 1960, quand les Dames de charité durent quitter l'Hôpital, elles essaimèrent dans l'ancienne gare du C.P. où une soixantaine de dames vont une journée ou l'autre travailler, encore sous la direction des Soeurs de la Providence. Sr Jeanne-d'Arc Lauzon (Sr Lucien-Joseph) y aura sûrement attaché son nom, puisque, depuis 1960, elle s'identifie avec l'oeuvre, comme Soeur Hermias, Soeur Moïse d'Egypte et Soeur Pierre-Pascal, entre des dizaines d'autres, l'avaient fait avec l'Hospice Saint-Eusèbe. Enfin, rappelons qu'en 1938, la Fédération des Oeuvres de

Charité regroupa sous les mouvements caritatifs. Là aussi, plusieurs noms sont à retenir, chez des hommes surtout, comme ceux du Dr Joseph Lafortune, Oscar Landry, pharmacien - tous les deux chevaliers de Saint-Grégoire, René Martin, libraire, Eugène Dumontier, chan., Oscar Lalonde, garagiste, Albert Lajoie, Denise Bélanger, etc... etc...

Hôpital Saint-Charles

Grâce à l'Honorable Antonio Barrette, ministre du Travail, puis Premier Ministre (1960), un hôpital psychiatrique s'élevait à Joliette, de 1956 à 1959, pouvant recevoir plus de 1300 patients. Cette institution amena à Joliette un grand nombre de spécialistes de la santé et aussi, une communauté religieuse spécialisée en la matière, les Carmélites Déchaussées missionnaires.

Vers 1968, les malades chroniques de l'hôpital Saint-Eusèbe, y furent transportés dans un département qui porte le nom "De Lanaudière". Depuis 1975, des travaux d'agrandissement ont été entrepris puis laissés en plan.

Eau sulfureuse

Beaucoup de visiteurs identifient Joliette avec son eau sulfureuse. Pourquoi cela?

Probablement à cause du goût prononcé de cette eau et surtout de sa senteur qui surprend dès la 1^{ère} gorgée... La fontaine ou plutôt les fontaines se trouvent au Parc Renaud, sur l'Esplanade et au Noviciat des C.S.V. Jusque vers 1930, on trouvait des robinets par ci par là, sur la Place du Marché, près de la Cathédrale, et même dans les dortoirs du Séminaire. Il s'agit d'une eau qu'on découvrit en 1893, pendant que l'on effectuait des sondages près de l'aqueduc actuel. Cette couche aquifère se trouve à 65 pieds. Une de ses caractéristiques, c'est de se maintenir toujours à 45 degrés F., hiver comme été.

Lorsqu'on la découvrit en 1893, on pensait que Joliette deviendrait, comme en Europe, une station ther-

male. On aurait donc pu venir "prendre les eaux" à Joliette. L'entreprise fut plus modeste, même si le surintendant de l'aqueduc, Pierre Laforest incitait les gens à venir s'abreuver près de son aqueduc. Il faut dire, que la coutume existe encore, hiver comme été, de voir les gens se diriger avec des cruches vers le Parc Renaud.- Mais comment baptiser cette eau qui suscitait, on l'imagine bien, beaucoup de discussions, sinon de dissensions, à cause de son odeur caractéristique?- Puisque le surintendant de l'aqueduc, Pierre Laforest, portait un surnom, les gens se mirent instinctivement, à appeler son eau, du surnom de surintendant, Pit. Et voilà: l'eau de Pit serait connue pour longtemps.

L'eau sulfureuse de Joliette a-t-elle créé des habitudes typiquement joliettaines?

Evidemment. Et pas seulement dans les habitudes, mais aussi dans le commerce local. En effet, avant 1931, il y avait plusieurs fontaines ici et là dans la ville, et la coutume d'aller y puiser de l'eau avait amené les commerçants à vendre des récipients variés pour aller chercher le précieux liquide qui pourtant était de qualité inférieure à celui puisé au Parc Renaud: de 45 degrés il accusait 75 degrés; couleur et saveur perdaient de leur acuité. Presque tous les foyers du centre-ville avaient leur cruche et une heure particulière pour le pèlerinage à la source. Cette promenade des cruches devait sûrement intriguer les étrangers. Chez certains professeurs du Séminaire, cette promenade vers le Parc Renaud était tellement régulière ou rythmée, qu'elle pouvait indiquer l'heure précise à ceux qui étaient habitués de les voir passer.

Moulin des Soeurs

Il s'agit ou plutôt, il s'agissait d'un moulin situé juste à l'arrière du Restaurant, L'Auberge des Gouverneurs, sur la rivière L'Assomption, et juste aux limites de la seigneurie de Lavaltrie et du canton de Kildare.

La famille De Lanaudière, seigneur de Lavaltrie, était propriétaire de ce terrain, mais elle ne l'exploitait pas. Ce ne fut qu'en 1853, 3 ans après la mort de Barthélemy Joliette qu'un moulin fut construit par Edouard Scallon, cet immigré anglais qui donna un essor économique considérable au village de l'Industrie. Ce fut donc lui qui bâtit un moulin au bout de Peningue, en un site où les eaux étaient faciles à capter et à diriger vers les roues d'un moulin.

C'était un moulin à scie et à farine. M. Scallon, le fit marcher de 1853 à 1858 - 5 ans. Ce fut sa première époque. La seconde s'étend de 1858 à 1901. Durant 43 ans, les propriétaires se sont succédés à un rythme surprenant pour ce genre d'entreprise. On l'appela même, le moulin de l'Entreprise. Mais le nom qui survécut fut celui "des Soeurs" (de la Providence). Pourquoi donc? - Ca devait faire pittoresque, ou bien elles étaient tellement mal prises avec ce moulin que tout le monde en parlait... Pourtant les Soeurs ne le gardèrent pas longtemps. Elles l'avaient reçu de M. Scallon pour le soutien de l'Hôpital naissant de St-Eusèbe. Mais, loin de la ville, avec les chemins que l'on devine, et aussi avec des administrateurs peu intéressés, elles n'enregistrèrent que des déboires. Aussi réussirent-elles à le vendre en 1889, après l'avoir possédé 30 ans. Elles ont donc laissé leur nom à cet onéreux moulin.

C'était un moulin à scie et à farine d'abord. En 1885, on lui ajouta des machines à carder la laine. Il y avait même un pont qui enjambait la rivière. Il dura jusqu'en 1915. Le moulin à scie connut une grande activité. Il recevait parfois 20,000 billots par année, par le moyen de la "drave", i.e. le flottage des billots sur la rivière. (Entre parenthèses, rappelons que la "drave" dura à Joliette jusqu'en 1939, au moulin Copping devenu Goyer, et fermé puis démoli en 1976). Ce moulin à scie s'appela plus précisément "moulin de l'Entreprise", tandis que l'ensemble continuait à porter le nom de "moulin des Soeurs". Aujourd'hui, ne restent debout que quelques murs que la famille Robert a heureusement utilisés

comme éléments pittoresques de sa demeure.

Un mot des propriétaires. - La liste est longue. De 1853-58, M. Scalion. De 1858-1889, les Soeurs de la Provicence. Puis ce fut, semble-t-il, un certain Berthiaume. Mais à partir de 1901, la liste donne ces noms: Mme Aimé Riopel, M. Sinai Beausoleil, Mme Philomène-Anne Dufour dit Latour, M. Azarie Boucher, la Société J.-Ed. Champagne et Cie, puis, de nouveau, M. Azarie Boucher. Jusqu'en 1890, son activité ne chôma guère, c'est le P. Méderic Robert, c.s.v. que je cite, mais le moulin à farine et le moulin à cardes coûtaient trop cher, aux dépens du moulin à scie. Les 3 moulins cessèrent toute activité vers 1910-15. Le pont qui, depuis le début reliait les 2 rives de la rivière, disparut vers le même temps. Peu de temps auparavant, une beurrerie-fromagerie vint s'installer au milieu de ces moulins et essayer de les stimuler. Même, au cours de la guerre de 1914, une distillerie camouflée, dit-on, sous forme d'explosifs, voulut lui insuffler un regain de vie. Mais peine perdue, c'était le dernier soubresaut d'un agonisant.

Comment se présentait-il?

Exactement, je ne saurais répondre. En 1936, il en restait d'imposants murs de pierre de 20' de hauteur. Près de ces belles ruines où fenêtres et arcades semi-circulaires - 5 du côté nord et 3 du côté sud, se désagrégeaient, les élèves du Séminaire allaient encore en 1936 faire des pique-nique.

Chemin de fer de M. Joliette

Est-ce vrai que c'est à Joliette que fut construit le 5ème chemin de fer du Canada?

C'est bien vrai. Le 5ème au Canada. Et le 2ème en importance, le premier étant celui de Laprairie-Saint-Jean. Mais pourquoi un chemin de fer, à L'Industrie? - Parce que M. Joliette était convaincu que son village

d'Industrie ne se développerait qu'avec des moyens de communication, surtout la récente invention des locomotives à vapeur. Rendons ici hommage à l'audace de M. Joliette et à l'amour dont il a enveloppé son entreprise. Il construit manoir et moulins, église, école, chantiers. Et il veut communiquer directement avec le Fleuve pour transporter son bois. L'Assomption, Berthier, Lavaltrie refusent de collaborer à son projet. Lanoraie accepte. C'était le tracé le plus présomptueux; il fallait passer dans des bas-fonds marécageux! N'importe! on y passera. C'était en 1848; 200 travailleurs s'attaquèrent aux savanes et aux sables mouvants. M. Joliette dirigeait lui-même les travaux avec un ingénieur français, L. Voligny. En automne, il avait déjà dépensé \$25,000. Le printemps suivant, on reprend les travaux, et à l'automne, on est rendu à St-Thomas. Et au printemps de 1850, imaginons la joie du village de L'Industrie, le premier convoi arrive tout près du moulin du manoir, exactement à l'endroit de l'ancienne gare du Pacifique Canadien, au Centre de Bonsecours aujourd'hui. Le tracé du chemin de fer de M. Joliette suivait celui de l'actuel embranchement qui relie Joliette à Lanoraie-Station.

Quel nom portait-il?

Un vocable bien français, et surprenant pour l'époque, parce qu'on avait souvent tendance à désigner L'Industrie en anglais The village of Industry. Toute l'économie était entre les mains des Anglophones et on était fasciné, hypnotisé par des raisons sociales proclamées en anglais. Le nom de l'entreprise se lisait comme ceci: "La Compagnie de chemins à rails du St-Laurent et du village d'Industrie". M. Joliette en était président; le Dr P.C. Leödel, son beau-frère, vice-président. Les directeurs étaient Gaspard De Lanaudière, son neveu, L. Voligny, David Armstrong. R. Tranchemontagne, et Gabriel Beaugrand dit Champagne. M. R. Panneton en était le secrétaire-trésorier.

Alors qu'il n'y avait, au Canada que 66 milles de voies ferrées, celle de M. Joliette en mesurait 12, donc le

cinquième. - La gare de départ, à Lanoraie, près du quai était plutôt un entrepôt, avec une plaque tournante, qui, à force de bras, remettait la locomotive en direction de L'Industrie. A Joliette, c'était plus confortable; il y avait au moins une gare pour les voyageurs et un entrepôt pour les marchandises. - Le prix du voyage, aller seulement, était d'un schelling (30 cents) en 1ère classe; en deuxième, 10 sous de moins. - La compagnie engageait 3 employés: M. Maguire, chef de gare à Joliette, M. Sheppard, ingénieur, et M. Goulet, chef de train.

A quelle vitesse roulait-il?

De Joliette à Lanoraie, le train prenait environ 1 heure et 1/2. Imaginez ce train sur des rails de bois de 3 pouces de largeur, à la vitesse de 6 à 8 milles à l'heure. La locomotive était chauffée avec du bois, qu'on devait ramasser ici et là aux relais entretenus par les cultivateurs. Les passagers avaient, paraît-il, le loisir d'aller cueillir des petits fruits; on pouvait même attacher des animaux à l'arrière du convoi. On rapporte qu'un jour, le convoi se mit en branle de lui-même, à cause des freins défectueux. L'ingénieur, M. Sheppard, put, à cheval, rejoindre son train, un mille plus loin.

Au Château de Ramesay, à Montréal, on montre une locomotive - La Dorchester - qui aurait une relation avec le chemin de fer de M. Joliette, qu'en est-il au juste? - C'est une réplique de la véritable Dorchester qui était bien la locomotive du train de M. Joliette. Celle-ci, en effet, M. Joliette l'avait achetée du chemin de fer de Saint-Jean-Laprairie, en 1849. Première locomotive de fabrication canadienne, elle dura jusqu'en 1864, alors qu'elle fit explosion près de Saint-Thomas. Citons un de ses hauts faits: en 1850, pour amener de Berthier, auprès de M. Joliette qui se mourait, un médecin de Berthier, elle franchit les 12 milles de son parcours, en 55 minutes, soit 1/2 heure de moins qu'à l'accoutumée.

Revenons à la réplique du Château de Ramesay: elle fut construite en 1936, pour servir à la commémoration du premier train à vapeur du Canada. On l'admire et on

s'étonne de bien des choses, surtout de l'absence de cabine pour abriter l'ingénieur.

Entre la résidence du Séminaire de Joliette - l'ancien Scolasticat, - et la rivière L'Assomption, il y avait, jusqu'en 1975, un remblai qui ressemblait à celui d'un chemin de fer, qu'est-ce que c'était?

C'était bien un remblai de chemin de fer, celui de L'Industrie-Rawdon qui était un embranchement de l'autre venant de Lanoraie à Joliette. On avait construit un pont de bois face à la rue Lavaltrie, et le chemin de fer se dirigeait vers Rawdon, via Saint-Liguori. Malheureusement, il ne se rendit jamais plus loin que Montcalm. Le projet fut ruineux pour ses actionnaires, pourtant dirigés par l'habile et entreprenant homme d'affaires qu'était M. J.-Edouard Scallon. La chose se passait en 1853 et ne dura que quelques mois. Mais le remblai fut longtemps témoin de l'entreprise.

Jusqu'en quelle année circula le train de M. Joliette?

On pourrait dire qu'il circule encore, sur les rails du C.P., du moins de Joliette à Lanoraie-Station. Mais de Lanoraie-Station au Fleuve, c'est en 1882, semble-t-il, qu'il a cessé toute activité: au moment où le réseau Montréal-Québec fut établi. Jusqu'en 1875, les recettes brutes du chemin de fer de M. Joliette s'élevaient à \$12,000 tandis que les frais d'exploitation se chiffraient à \$8,000. On avait 2 locomotives: la Laprairie et la Pacaud, 4 wagons pour voyageurs, 4 pour les marchandises et 8 wagons-plateforme, 2 chars à chevaux et 6 "lorries". On estimait le tout à \$66,000. En 1882, on vendit le chemin de fer à M. L.-E. Sénécal, constructeur de chemin de fer Québec-Montréal-Ottawa; et bientôt le Pacifique Canadien achetait le tout.

Terminons en disant que M. Sénécal construisit à peu près en même temps, vers 1882, l'embranchement de Joliette vers Saint-Félix pour y quérir du gravier qui servirait au réseau Montréal-Québec. Voilà l'histoire de l'un de nos petits trains départementaux.

Monument de B. Joliette

Le monument de Barthélemy Joliette, au parc Renaud, date de 1902. Le sculpteur J.O. Gratton, de Montréal, l'a dessiné, et la maison Pedlar, d'Oshawa, en a coulé le bronze. Le piedestal lui, est l'oeuvre de J. Dussault, marbrier de Joliette. - Ce monument fut dévoilé le 30 septembre 1902, au cours d'une cérémonie grandiose, comme toutes celles qui se faisaient à l'époque et qui laissaient tellement de souvenirs ineffaçables chez les assistants. On n'imagine pas aujourd'hui tout le dévouement que l'organisation de ces fêtes requérait et tout le faste qu'on n'avait pas peur de déployer. La majesté d'une cérémonie provoque toujours le respect et l'émotion. Toujours est-il qu'après messe, sermon et "collecte faite, dit la chronique, par des dames élégantes et ravissantes dans leurs jolis costumes qui eurent le don de délier toutes les bourses pour payer les frais d'érection du monument", on se dirigea en procession vers le Parc Renaud...

Imaginons les discours longs et ronflants: celui du juge Baby qui décrit la vie de son cousin M. Joliette, celui du Maire Adolphe Renaud, du juge Chs de Lorimier, de Sir Mathias Tellier, député, Mme Neilson, - née Alice De Lanaudière - nièce de M. Joliette, dévoila le monument. Quand elle tira le cordon, une gerbe de fleurs placée entre les mains de M. Joliette, se détacha comme par enchantement pour glisser comme sur un fil invisible vers les mains de sa nièce. Mise en scène qui ne manqua pas son effet.

Le soir, - c'est toujours l'habitude, depuis longtemps, - grand feu d'artifice sur la Place du Marché. Ce n'est donc pas d'hier, que la ville de Joliette se signale par la dignité de ses fêtes.

Qu'y a-t-il d'inscrit sur le monument de Barthélemy Joliette?

Je demanderais à 100 joliettains, je dirais même 100

citoyens familiers du Parc Renaud, et je gagerais qu'il n'y en aurait pas deux qui seraient capables de répondre à cette question. Décrivons: côté face, on y voit les armoiries de la cité de Joliette, avec sa ruche d'abeilles, son castor, et ses feuilles d'érable, le tout encadrant le premier nom de notre ville: L'Industrie, et surmontant l'inscription suivante: L'Honorable Barthélemy Joliette, né à Saint-Thomas de Montmagny, le 18 septembre 1789, décédé à Joliette, le 21 juin 1850.

Sur la droite, on lit ceci: il encouragea la colonisation, l'agriculture et l'industrie. Le tout symbolisé par une gerbe de blé. Au dos du monument, se lisent sous une couronne de lauriers les noms du Comité d'érection du monument: le curé Prosper Beaudry, le juge Baby, le Dr Boulet, le maire Adolphe Renaud - qui donna son nom au parc - le journaliste Albert Gervais, l'avocat Mathias Tellier et Eusèbe Asselin.

A gauche du monument, sous un godendard et une hache, se continue la lecture de l'inscription de la face: "avec le concours de Marie-Charlotte De Lanaudière, son épouse, et Chs-Gaspard De Lanaudière, son neveu, dota cette ville d'une église paroissiale en 1842; fonda le Collège de Joliette en 1847, construisit une voie ferrée reliant Joliette à Lanoraie en 1850". Voilà comment la pierre du monument résume la vie du fondateur de la ville de Joliette.

L'Institut

Dans l'histoire de Joliette, on parle souvent de l'Institut, de quoi s'agit-il?

Il ne s'agit pas d'une communauté religieuse, mais bien d'un organisme, je dirais, d'un organisme exceptionnel pour un simple village. Imaginez, en 1855, Joliette qui s'appelait, on le sait, L'Industrie, avait déjà des préoccupations culturelles. On s'intéressait à la musique, aux lettres, aux sciences et à l'éloquence. Toujours est-il qu'en 1855, un groupe de citoyens

s'organise pour fonder un Centre culturel, avant la lettre, comme Montréal en a un, et qui s'appelle L'Institut Canadien. Alors, on fonde "L'Institut d'Artisans et Association de Bibliothèque du Village d'Industrie". La première assemblée se tient le 19 janvier 1856, en la salle du Marché French, qui se trouvait au coin de Saint-Antoine et Lajoie.

Le président en est ce fameux docteur Peter-Charles Léodel, d'origine suisse, et beau-frère de M. Joliette, puisque son épouse est Marie-Antoinette De Lanaudière. Les devises de l'Institut sont "**le travail triomphe de tout**" et "**Industrie et Persévérance**". Comme emblème: une locomotive et une charrue. On devine tout de suite qu'on veut favoriser dans la région le commerce en même temps que l'agriculture. Les membres versent une cotisation annuelle de \$2.00 - La bibliothèque était ouverte, remarquez bien, de 6 hres a.m. à 10 hres du soir, du 1er mai au 1er octobre, et le reste de l'année, de 8 hres du matin à 9 hres du soir. On le voit, l'appétit intellectuel des Joliettains ne date pas d'hier.

En 1857, on chercha un local plus convenable. Après la 1ère assemblée au Marché French, on se réunissait chez le secrétaire, Adolphe Magnan. Finalement, en octobre 1857, on commençait probablement d'après les plans du P. J. Michaud, c.s.v. (1822-1902), à bâtir sur le Boulevard Manseau une maison de 2 étages, 50' x 36', avec un portique à colonnes de 20 pieds de hauteur, de style colonial américain, i.e. ce style fait de figures géométriques qui s'accordent bien entre elles: rectangles, carrés, triangles, ovales, etc... Et c'est ainsi que nous pouvons encore admirer cet édifice, témoin des premiers loisirs culturels de nos anciens, le 400 du Boulevard Manseau, la maison de M. Ls-Ph. Dubeau: L'Institut des Artisans et Association de Bibliothèque de L'Industrie.

Il y avait une bibliothèque, une salle de lecture et de conférences, et un théâtre, en plus du logement pour le gardien. Comme les abonnements aux journaux coûtaient cher pour l'époque, c'est là qu'on pouvait les lire. On en

recevait plusieurs dont quelques-uns de langue anglaise. On y trouvait aussi des centaines de volumes dont on ne connaît pas le sort quand l'Institut fut dissous, en 1909, donc après plus de 50 ans de vie intellectuelle certainement appréciable. Pourquoi fut-il dissous? On ne le dit pas, mais je crois bien que l'accès plus facile de Montréal doit avoir influencé les goûts des Joliettains. Voilà une des raisons du progrès!

Parmi les membres les plus éminents, ce qui nous permet de conclure que la branche joliettaise de L'Industrie Canadien ne mérita pas les foudres de Mgr Bourget, on y voit les noms du maire Gaspard De Lanaudière, neveu de M. Joliette, du curé Manseau, de J.-W. Renaud, d'Eusèbe Asselin, P.-E. McConville, Ulric Foucher, J.-B.-A. Richard, Camille Labrèche, du Dr V. Côté, Dr Samuel Kelly, Urgel Piché, Louis Farly, L.-C. Rivard, Jules Desormiers, Antonio Beaudoin, S.-A. Lavallée (père du notaire Armand Lavallée), J.-Bte Fontaine, Chs de Lorimier, Georges Chaput, J. Paquin, de l'avocat Frs-Benjamin Godin, (grand-père de M. Lucien Dugas) du Dr Bernard-Henri Leprohon, du notaire Adolphe Magnan, du juge Baby, de l'industriel Chs. -Ed. Scallon, du notaire Barthélemy Vézina, du marchand Edouard Guilbault, de l'avocat Joseph Martel, du Dr M.S. Boulet, de l'avocat Adolphe Fontaine, (grand-père du notaire Fontaine) de Sir Mathias Tellier, etc. En somme, tous ceux qui ont fait le Joliette d'aujourd'hui. L'Institut d'Artisans et Association de Bibliothèque d'Industrie avait-il un but précis?

Evidemment. Et même plusieurs buts: distractions, qu'on appellerait aujourd'hui "loisirs" abondaient. C'était, on le sait, une bibliothèque avec salle de lecture. On y donnait des concerts, des représentations théâtrales, et c'est là, je crois, dans l'Institut, que Albany (Emma Lajeunesse) la fameuse cantatrice, vint donner un concert, un de ses premiers. Il y avait aussi des séances littéraires où tout y avait sa part: l'éducation, le patriotisme, la religion, le civisme. Ainsi, on discutait de

l'avantage ou non de l'annexion du Canada aux Etats-Unis, des moyens pour favoriser la colonisation. On demandait si "la gloire des armes est plus belle que celle des lettres"; lequel, du médecin, de l'avocat ou du notaire est le plus utile à la société. C'était ni moins que des cours d'éducation aux adultes doublés de cours d'éloquence.

Dès 1872, il y eut une section pour les jeunes. On appelait ça, une chambre - comme au Parlement - de discussion pour les jeunes. C'était, me semble-t-il, une association semblable à l'Académie Saint-Etienne du Séminaire, qui favorisait les jeunes qui ne pouvaient fréquenter le Collège. Là aussi on discutait sur toutes sortes de sujets, comme par exemple, "un projet de loi pour imposer une taxe aux garçons de 22 ans et plus, à remettre au curé et au maire pour aider à l'éducation des filles sans dot"... On le voit, on avait beaucoup d'imagination, même en ce temps-là. Tout de même, c'était une heureuse façon de développer le sens civique ou social.

De temps à autre, comme ailleurs, on passait à l'action. C'est ainsi, qu'en 1873, - il y a donc plus de 100 ans -, on y fondait une Chambre de commerce. Cette Chambre de commerce fut à l'origine de la venue de la Banque d'Hochelaga et la Banque Exchange. Il semble même qu'une des deux banques y tint comptoir. Calixa Lavallée, l'auteur de notre hymne national "O Canada", y donna un concert, en 1876.

L'Institut d'Artisans et Association de Bibliothèque finit par fermer ses portes.

Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, et même plus qu'aujourd'hui, les difficultés financières ne manquaient pas. On avait beau compter sur le dévouement, les organismes ne vivaient pas rien que de l'air du temps. On avait beau multiplier les concerts, les soirées, louer les salles, le compte de banque était toujours à sec. Quand arriva le chemin de fer, quand le Séminaire commença à

donner des spectacles, la clientèle abandonna peu à peu l'Institut. Ce qui n'améliora certes pas les finances de l'Institut. Sans compter que des travaux de réparation s'imposaient. Toujours est-il qu'en 1909, l'édifice fut vendu à Mme J.-P. Léon Ducharme pour \$2500., comptant. L'Institut avait vécu 53 ans, 1856-1909. Beaucoup de petites villes de Province ont-elles eu de pareils avantages culturels? Je me le demande.

Le "Marché"

Le Marché - ou tout simplement la Place Bourget -, depuis toujours, été le point d'attraction majeur de Joliette. Ce qu'on est encore convenu d'appeler "la Place du Marché", ne fut pas le premier site du Marché. Le premier marché fut ouvert, dans les environs du Manoir et du Moulin de M. Joliette, à l'angle des rues Wilfrid-Corbeil et De Lanaudière. Cela se passait, en 1837, à peine 15 ans après la fondation de L'Industrie.

Il y fut 13 ans, jusqu'en 1850, alors qu'on lui chercha un endroit sec, i.e. moins boueux. M. Manseau le curé, voulait à l'endroit qu'on a connu, sur l'Esplanade actuelle, sur le grand terrain appartenant partie au curé, partie aux C.S.V. - Mgr Bourget autorise même la donation que ceux-ci veulent faire. Mais pendant ce temps-là, deux Américains, dont un nommé French, décident d'en construire un, sur la rue Saint-Antoine, sur le site de la manufacture A. Paquin, actuellement. La population trouve que celui-ci n'est pas assez au centre du village et demande au curé Manseau de bâtir le sien. Il s'appellera, comme celui de Montréal, Marché Bonsecours.

Le village de L'Industrie comprend alors les rues Saint-Charles, Saint-Antoine, De Lanaudière, Notre-Dame et Saint-Paul. La Place du Marché, c'est la prairie, le champ vague. Alors pour la développer, on trace la rue Manseau. C'est en 1851. La rue Manseau part donc de l'église paroissiale, située, on le sait, dans le parterre de l'Evêché et s'en va aboutir à cette immense prairie où ne tarderont pas à se bâtir des maisons ni, non plus, à l'élever des étaux, car les cultivateurs préféreront le

nouveau site au Marché French de la rue Saint-Antoine.

Trois semaines à peine après son ouverture - exactement remarquons bien, le 12 octobre 1851, à 9 hres du matin, précise le curé Manseau, il y avait 334 voitures et plus tard, au moins 400. Imagine-t-on le pittoresque de la scène: 400 voitures à cheval sur la place du Marché... Mais, on se chicane! Le marché French perd ses clients mais garde ses adeptes qui s'opposent aux tenants du Marché Bonsecours. Finalement, la Municipalité de Saint-Charles-Borromée légalise le deuxième marché et l'achète, le 23 juillet 1852.

Le Marché Bonsecours obtenant la faveur évidente et des vendeurs et des clients, le marché French dut cesser ses opérations. Désaffecté, son immeuble servit à différents organismes. Il servit de salle publique, de salle du Conseil, de salle à l'Institut et, sans doute aussi, à diverses réunions. - Retenons qu'il fut le second Marché de Joliette. Le premier se trouvait, répétons-le, devant le Parc Renaud, et le troisième, celui de 1851, sur l'Esplanade actuelle; de ce dernier, il en reste rien depuis 1963. Cependant, près de la rue Saint-Viateur, on trouve encore des étaux très pittoresques où les clients sont sûrs de trouver des primeurs. Si on ne peut plus dire que le Marché est le coeur de la Ville, du moins reste-t-il encore un organe vital.

Salle du Marché

Il s'agit, tout le monde s'en souvient, de cet édifice de briques, à 2 étages, avec sous-sol, qui s'élevait exactement là où fleurit le champignon de l'Esplanade. - On s'en souvient tous, puisqu'il a été démoli en 1963. Au rez-de-chaussée et au sous-sol, les commerçants de viande, de fruits et de légumes avaient leurs clients habituels, dont ils connaissaient tous les caprices. A l'extérieur, l'été, les cultivateurs des environs, de Saint-Paul, Saint-Thomas et surtout de Sainte-Elisabeth arrivaient avec des charrettes chargées d'animaux, de moutons, de veaux, de volailles et des primeurs de la saison. Ce spectacle envahissait toute la Place du Marché, de bonne heure le

printemps, jusque tard l'automne... C'était d'ûr pour les paysans, mais quel heureux échange de propos, et quelle poésie ils déversaient chaque semaine, dans le coeur même de la ville.

Il y avait une salle de théâtre au 2ème étage: la Salle du Marché. C'était la vraie salle publique de Joliette, depuis 1874. Elle ne fut délaissée qu'à l'ouverture de la Salle Académique du Séminaire, en 1927. C'était là, que durant des années, l'Union Musicale exerçait ses pièces de concert. Vers 1900, avant et après, on y recevait les hommes publics et les artistes; on y donnait des concerts; on y faisait des parties de cartes, des "euchres", des tombolas. En somme, tout le Joliette artistique, musical, théâtral, récréatif, social, électoral s'y rassemblait, plusieurs fois le mois, devant le rideau de scène, pas mal défraîchi, représentant une vue de Venise. C'est peut-être là que tant de Joliettains sont tombés en amour avec Venise...

Pour toutes sortes de raisons, on démolit l'édifice en 1963. Quand on veut tuer son âne, on l'accuse d'avoir la rage.

Electricité à Joliette

Est-il vrai que Joliette fut la première ville de la Province à se pourvoir d'électricité?

Il semble que oui, d'après le Dr. A. Geoffroy, ancien président de la Société Historique de Joliette. En effet, en 1889, soit 10 ans à peine après qu'Edison eût suffisamment perfectionné sa lampe à incandescence, la Ville de Joliette voulut utiliser cette invention près des usines Vessot, sur le Chemin de Base-de-Roc. Ce ne fut pas facile. On craignait cette invention. On en fit même matière à procès. On devait cependant l'employer avec une infinité de précautions: ne pas s'en servir trop longtemps, surtout jamais durant les orages; d'ailleurs, on interrompait le courant en ces moment-là. On fabriquait l'électricité avec une dynamo activée par une

chute de 21 pieds. La puissance hydraulique en était de 400 chevaux-vapeur. Finalement en 1932, la Compagnie Shawinigan vint perfectionner le tout et nous acheminer vers le confort que l'on connaît actuellement.

Arthur Normand s'est identifié avec l'électricité de la ville de Joliette. Durant 28 ans, 24 heures par jour, il a fait fonctionner l'usine. Une rue rappelle son nom.

Signalons aussi que la ville de Joliette doit être la seule à acheter son électricité pour la revendre aux citoyens. On dit que c'est une source intéressante de revenus.

Journaux à Joliette

Y a-t-il longtemps que l'on imprime et publie des journaux à Joliette?

Joliette a été à l'avant-garde dans bien des domaines: dans la musique, dans l'électricité, dans l'architecture, dans le journalisme également. Ainsi, en 1884, il y a près de 100 ans, Albert Gervais, lançait un hebdomadaire de 4 pages - 2 en français et 2 en anglais, au prix de 50 sous par an. Ce journal portait un nom bien beau **L'Etoile du Nord**. M. Albert Gervais dirigea le journal, durant plus de 40 ans, jusqu'à son décès en 1927. Deux de ses fils continuèrent l'oeuvre, M. Albert Jr et le dentiste Edouard Gervais, jusqu'en 1948, quand M. Champagne Lépine forma une nouvelle compagnie. Ces dernières années, **Joliette-Journal**, avec MM. Bertrand Malo et Jean-Pierre Malo perpétue la relève de l'Etoile du Nord, qui porta d'abord les 2 noms. Cela se passait en 1965.

Tous se souviennent aussi de **L'Action Populaire**, qui en 1972, s'est muée en **Joliette-l'Horizon**. **L'Action Populaire** datait de 1913, quand M. Louis-Charles Farley la fonda; il en fut propriétaire durant 4 ans. Après quoi, un syndicat de laïcs et de clercs l'acheta. En 1923, la direction en fut confiée à l'abbé Albini Lafortune. (futur évêque de Nicolet en 1938), parce que c'était devenu le

journal ou plutôt la voix officieuse de l'Evêché de Joliette. A Mgr Lafortune, succédèrent Mgr Omer Valois de 1938 à 1963. Après, ce furent M. le chanoine Léo Forest, M. l'abbé René Coderre puis M. l'abbé Louis Germain, l'actuel curé de la cathédrale, MM. les Drs Roland Magnan, Jos. Lafortune et J.-E. Forest faisaient partie, depuis toujours, du Conseil d'administration.

Avant ces deux principaux journaux, il y eut de 1863 à 1866, **Le Messager de Joliette**, mais le premier fut **L'Echo du Cercle Littéraire** de 1847 à 1876 (19 numéros). En 1856, le **Messager de L'Industrie** parut quelques années. En 1865, **La Gazette de Joliette** prend la relève du **Messager** avec Adolphe Fontaine et Magloire Granger: elle publiera jusqu'en 1893. En 1873, **L'Industrie** paraît un an environ. En 1880, Me L.-U. Fontaine publie **La Rive Nord**, pendant environ deux ans. **L'Observateur** sera publié de 1880 à 1888, **Le Montcalm**, de 1887 à 1888, **L'Ami du Peuple** (1889-1890), **l'Annonceur** en 1895, **la Famille** (1891-1895).

Au Séminaire, on publiera **L'Etudiant** (1885-1892), puis **L'Estudiant** (1936-1958).

Pour de plus amples détails que le lecteur consulte l'intéressant article signé Gilles Monette, dans **l'Actualité Joliettaïne**, février 1975.

Et pour ce qui concerne les publications faites dans Joliette-De Lanaudière je renvoie le lecteur à "**Guide bibliographique Joliette-Lanaudière**", de Marcel Fournier (livres et journaux, 1847-1976), Joliette, 1976. Un ouvrage très complet en ce domaine.

Musique et Théâtre à Joliette

Comment se fait-il que Joliette jouisse d'une importante renommée musicale?

Ici s'ouvre, avec cette question, un chapitre qui pourrait être fort long et fort glorieux, puisque c'est la musique qui a fait de Joliette, une sorte de capitale des arts que la peinture viendra bientôt enrichir. La musique à

Joliette? Cela a débuté, très tôt, dès les premières années du Collège de Joliette, avec le Fr. Vadeboncoeur, qui sera le chef d'une dynastie de musiciens, au collège comme dans la ville. Nommons-les, tout de suite: après le Fr. Joseph-Louis Vadeboncoeur - durant 45 ans, de 1847 à 1893 -, nous trouvons en ville J.-B. Lafrenière, le Dr-Ringuet et, de 1901 à 1945 Emile Prévost, J.-Albert Constant, puis le Dr Paul Dionne. Et au Séminaire, les PP. Desserre, Dubé, Hurtubise, les abbés Léo Paradis et Alphonse Fafard, Me Robert Tellier, les P. Bellemare, Lamarche, Marion, Corbeil, Brunelle, Lindsay. Sans compter en ville, M. René Martin et combien d'autres.

J'ai dit que la musique avait débuté au Collège de Joliette en 1847, avec le Fr J.-Ls. Vadeboncoeur, dont le nom n'est malheureusement pas assez connu. Fallait-il qu'il consacre plus de 45 ans à l'éducation musicale pour qu'on célèbre sa mémoire? De 1847 à 1893, il a ouvert les oreilles des jeunes joliettains à la beauté. En 1871, il a fondé la fanfare - la bande - du Collège. Il fut sans contredit, le véritable initiateur des Joliettains à la grande musique. En même temps ou presque, en tout cas, en 1856, le village d'Industrie ouvrait L'Institut des Artisans et Association de Bibliothèque (au 400 Manseau) où l'on donnait des concerts. Donc, la musique résonne et au Collège et dans la ville, dès les débuts de Joliette.

En 1874, on se transporte en plein coeur du Marché dans une salle plus spacieuse pour spectacles et concerts. Les Anciens se souviennent des heures inoubliables passées là dans l'enchantement de concerts habituellement de haute qualité. Quelqu'un me parlait dernièrement de ce qu'il avait ressenti, vers 1922, quand, tout jeune, il avait entendu Botrel... En 1927, ne fallait-il pas aussi de l'audace pour faire construire au Séminaire la Salle Académique dont les qualités acoustiques ne sont guère surpassées et où, des milliers de spectateurs sont venus vivre des heures inoubliables? La ville et le Séminaire ont continué l'élan des fondateurs.

L'Union Musicale mérite une mention plus qu'honorable

L'Union Musicale de Joliette, c'est presque 75 ans de

musique! Un vrai record d'endurance et d'éducation musicale. En effet, c'est en 1893, que naissait l'Union Musicale de Joliette. Toutes les petites villes naissantes de la Province, comme Saint-Hyacinthe, Saint-Jérôme, se formaient des fanfares. Joliette, on le sait, ne voulait pas tirer de l'arrière d'autant plus que le Collège avait la sienne. Donc, en 1893, dans la salle de l'Institut au 400 Manseau, des citoyens qui aimaient leur ville, élisent un comité provisoire chargé de recueillir de l'argent pour acheter des instruments. Le président est Me S.-A. Lavallée; le secrétaire, Aldéric Charland et le trésorier M.D. Desormiers; conseillers: J.-Adolphe Renaud et Albert Gervais. Leur souscription fut une réussite.

Ce fut plus facile de recueillir de l'argent que des musiciens. Deux ans plus tard, soit en 1895, naissait l'Harmonie de Joliette. Mais, d'harmonie, semble-t-il, il n'y eut que le nom. Au point qu'en 1901, elle était dissoute, et les instruments remis à la Ville. Heureusement, le 4 février, 1902, la musique retrouvait son rythme et l'on fondait l'Union Musicale de Joliette qui donna des concerts publics jusqu'en 1968.

En plus de l'Union Musicale de Joliette, l'Orchestre Symphonique du Séminaire, la fanfare des Zouaves, Joliette a connu la Symphonie de Joliette avec le très dévoué Emile Prévost, de 1910-1931, qui un moment, avait organisé aussi un corps de clairons des Raquetteurs, vers 1915; l'Association des Chanteurs de Joliette (1926) avec le juge Lucien Dugas et le regretté Paul Courteau - deux grands noms de la musique vocale à Joliette, dont le blason est aussi illustré par la Société d'opérette et les Concerts des Soupers Canadiens, durant 25 ans, 1935-1960. Il faut aussi rappeler la Garde Saint-Pierre avec Lucien Payette, 25 ans également, de 1925-1949; l'inoubliable Chorale du Pageant du Centenaire du Séminaire où le P. Lucien Bellemare, avait réuni 200 choristes; les initiations musicales des PP. Ant. Lamarche et Etienne Marion, au Séminaire de 1934-1948; l'Ensemble de musique de chambre de Me Robert Tellier et Dr Paul Dionne durant 13 ans (1943-1956). La liste est si

longue qu'il lui faudrait un livret.

Chacun de ces groupes mériterait plus qu'une simple mention. Mais on ne peut s'empêcher de saluer bien bas, 2 et même 3 familles qui ont enrichi le Joliette musical: la famille Octavien Asselin qui avait son orchestre jusqu'à ces dernières années, et la famille Lomer Brunelle qui, elle aussi, avait le sien. L'autre famille à qui Joliette doit un beau fleuron de sa renommée musicale, c'est celle de M. René Martin qui en 1952, fondait le Choeur de la Place Bourget qui encore, fait l'orgueil de notre ville. Mlle Colette Martin succédait à son père de 56-62. Depuis près de 25 ans,- le vaste monde en est le témoin ébloui.- le P. Fernand Lindsay incarné avec le P. Roland Brunelle, la musique à Joliette; - le premier avec le Camp musical De Lanaudière à Saint-Côme, et les Jeunesses Musicales; le second avec l'Orchestre Symphonique des Jeunes. Le P. Corbell, dès 1938, organisait les Community Concerts, suivis de 1944 à 1956 de la Société des Amis du Séminaire, et un moment concomitant avec les Jeunesses Musicales du Canada, que le P. Lindsay anime encore, et avec quel brio, après avoir succédé au juge Jacques Dugas. De 1961 à 1963, M. Paul Desrochers et Me J.R. Piette ont organisé l'Association des Concerts et le P. Etienne Marion donnait des concerts sacrés au Noviciat. Et que dire des studios de Mme Donald, Mina, Mc Connell-Roberge, Elodie Paquet-Roch, Mlles Eugénie Chevalier, Thérèse Gadoury, Laurette Bailly, Violetta Roch, de MM. J.-A. Contant, Octave Asselin, du maître Jean Riddez, de l'Opéra de Paris, de Raoul Jobin, d'Adolphe Dufresne... Joliette, on le voit, résonne depuis toujours au moins d'accords musicaux.

Notre génération se souvient des notaires Gaspard et Antonio Beaudoin, du Dr Albert Geoffroy, du notaire Maurice Ducharme, du juge Adélard Dubeau et de Mlles Eugénie Chevalier, Thérèse Alarie, Camille Bernard, Laurette et Anita Gravel, Aline Wodon et Mmes Gustaves Guertin, Robert Tellier, Joseph Lafortune, Josaphat Desormeaux, Paul Courteau, de MM. Armand et Lucien Charron, Lucien Chevalier, Victor Landreville, Paul-Emile

Caillé, Roméo Dalphond, René Martin, Oscar Landry, Louis et Stanislas Grypinich, enfin de ceux ou celles que la Radio ou la Télévision ont consacrés: Mme Yolande Piette-Rivard, MM. André Bertrand et Yoland Guérard. Je suis sûr d'en oublier, je m'en excuse.

Il y eut un temps où l'on recevait presque sans exception, tous les grands qui venaient à Montréal. On peut bien dire que c'est encore la même chose surtout grâce aux Jeunesses musicales du Canada.

La musique doit certainement considérer Joliette comme un oasis de choix! Le théâtre également qui, avec la Salle académique du Séminaire a connu des heures fastes surtout avec le P. Corbell (décorateur), le P. Cléophas Dumontier, c.s.v., le P. Ls-Joseph Lefebvre, c.s.v., l'abbé Eug. Dumontier, le P. Gaston Pinard, c.s.v., régisseurs, de 1925 à 1960.

Enfin, depuis 1963, le Théâtre des Prairies, à la Pointe-Majeau, entretient la flamme avec brio durant la saison estivale, grâce surtout au grand comédien Jean Duceppe.

La Poésie

A Joliette, est-ce que la poésie en a fait autant? Pourquoi pas? - Avouons cependant, que seuls les princes ont franchi la scène locale. Citons Mlle Berthe Guertin, qui, après avoir longtemps signé ses poèmes dans **L'Action Populaire** sous le nom de Raphaëlle, les a publiés en volume sous le titre de Confidences. L'un de nos poètes a connu une certaine notoriété, Engelbert Gallèze - pseudonyme de Lionel Léveillé (1875-1955). On cite également au tableau d'honneur, M. Camille Bonin, ancien secrétaire de la Ville, M. Lucien Thériault, (de Vaudreuil), bien attaché à sa ville natale de Joliette, Elisée Gaudet (décédé en 1959), Mme J.-P.-O. Guilbault, Mlle Alma Lavallée, qui composaient de jolis poèmes pour les jeunes, et Anita L'Africain qui signait Chimène, Camille Bernard, Jacques Mondor. Et enfin! les super-grands dont la renommée nationale rejailit sur notre ville.

le P. Gustave Lamarche, c.s.v., Mlle Rina Lasnier, et le P. René Pageau, c.s.v.

Les arts plastiques

C'est en 1860 qu'on remarque notre premier sculpteur dont on ne sait rien autre chose que son nom: Auguste Parthenais. Des autres sculpteurs, tous connaissent le P. Maximilien Boucher c.s.v., (1918-1976), professeur au CEGEP, qui, durant près de 30 ans, nous a réjouis, non seulement par sa peinture, mais par ses sculptures de bois et de pierre. Elles enrichissent, et de beaucoup, le patrimoine artistique du Canada. Comme sculpteur aussi, mais moins que dans sa qualité de peintre, nous comptons le R.P. Corbeil qui, depuis plus de 50 ans identifie Joliette avec les arts: théâtre, musique, peinture, architecture, musée. A ces noms, de tous connus, ajoutons, pour la peinture, du début du siècle, les demoiselles Kelly dont nous ne connaissons que quelques oeuvres très belles, et joignons-leur, parmi nos contemporains, Marcel Ducharme, Ulric Laurin, Pierre Vincent et son épouse, Pierrette Lafrenière, Sr Yvette Gélinas C.N.D., ainsi que Mme Joseph Lambert (Yvette) et Jehan Trudel.

Le Retable

Il y eut à Joliette, un groupement d'Art sacré qui s'appelait "le Retable". Il exista de 1946-1955. Il fut fondé quand M. l'abbé André Lecoutey, de Paris, vint se joindre au P. Corbeil; ils essayèrent de renouveler l'Art sacré liturgique. Ils s'adjoignirent de grands artistes comme Marius Plamondon, Sylvia Daoust, Gilles Beaugrand, le P. Boucher; le P. Marion, le P. Maurice Ouellet, le Fr. Elgar Plante, c.s.v., et moi-même en étions. Par différentes expositions ici et là, à Montréal, à Québec, à Washington, Trois-Rivières, ils contribuèrent à susciter le goût du beau dans la construction et la décoration des églises, les vêtements liturgiques, l'imagerie, la statuaire. Le P. Corbeil restaura nombre d'églises dans la région et à l'extérieur, même en Ontario.

Le Musée d'Art de Joliette

Joliette s'est doté en 1975 d'un Musée d'Art qui en fait une vraie capitale régionale culturelle. Par ce Musée, Joliette offre aux visiteurs un attrait unique pour une ville de Province; parce qu'un Musée - on l'a crié dans notre publicité -, c'est le rendez-vous du tourisme et aussi de tous les âges. - Les gens de Joliette - et de la région - sont préparés par une longue tradition artistique à ce projet extraordinaire. Visiteurs de tous les âges et de toutes les régions du Canada et du monde viennent s'émerveiller devant ces trésors que les siècles semblent avoir protégés de la destruction pour notre enchantement. Jusqu'à présent, c'est-à-dire en 1977, nous comptons près de 15,000 visiteurs.

Comment cela a-t-il commencé?

On pourrait dire que cela a débuté au Séminaire de Joliette en 1915-21. Un certain professeur d'anglais, un franco-américain, l'abbé Wilfrid Tisdell, commence à collectionner pour son plaisir personnel, toutes sortes d'oeuvres d'art, des peintures concernant surtout Jeanne d'Arc et des sculptures. En 1921, il regagne son pays natal, les E.-U. Seconde date à retenir, et surtout second nom à retenir: celui du P. W. Corbeil qui, directeur du studio de peinture au Séminaire, a, en 1942, l'idée de réunir une collection de peintures canadiennes. Et il invite des peintres contemporains, entr'autres. Paul-Emile Borduas, à tenir une exposition au Séminaire même.

A chaque exposition, l'artiste remettait une de ses oeuvres à la jeune collection de Canadianas du P. Corbeil. Celui-ci, grâce à quelques mécènes, se procurait de temps à autre, une oeuvre importante. En 1950, en Europe, il put à très bon compte se procurer des oeuvres du Moyen Age et de la Renaissance: l'idée d'un Musée intra muros commençait à naître, d'un Musée qui non seulement présenterait des oeuvres canadiennes, mais de tous les pays et de tous les siècles. L'Honorable Antonio Barrette, alors ministre du travail, s'intéressa vivement à la chose et fournit des subsides. De leur côté

les antiquaires de Montréal offraient à bon compte des oeuvres incomparables. On le voit, de nombreux petits courants se dirigent vers Joliette. Le plus gros va bientôt arriver.

Car, pendant ce temps-là, et depuis plus de 30 ans, ce même abbé Tisdell, curé de Winchendon, Mass., a développé sa collection privée, aux affûts qu'il est de tous les collectionneurs voisins, de Boston et de New York. C'est lui surtout qui servira de long et mystérieux cheminement à un grand nombre d'oeuvres qui du fond des âges nous parviendront. Or, le Séminaire de Joliette a toujours été fidèle à ses anciens élèves. Nous allions à Winchendon nous émerveiller dans les "entrepôts" de l'abbé Tisdell, comprenant de tout, depuis les meubles domestiques les plus rares au tombeau étrusque, en passant par d'authentiques statues en pierre du Moyen Age - une vingtaine - et des peintures des élèves de Fra Angelico ou de Rubens. Imaginez notre emballement!

Dans une prière à haute voix, nous invitions les Madones à s'en venir à Joliette. Toujours est-il que la Communauté des C.S.V. grâce à l'aide de l'Honorable Antonio Barrette, parvint à signer des arrangements avec l'abbé Tisdell, et une partie de la collection prit la route de Joliette. On l'installa d'abord, en 1962, au CEGEP actuel. En 1970, elle franchit la rivière L'Assomption, pour prendre place dans des locaux plus vastes de l'ancien Scolasticat. Et aussi pour s'amplifier de fort précieuses acquisitions canadiennes, surtout grâce aux efforts conjugués du P. Corbeil et d'un jeune avocat de chez nous, Me Serge Joyal. Dans le nouveau local, les visiteurs affluent de partout, plus de 5000 en 2 ans. L'ébahissement est général. Un Musée s'impose. On l'aura, grâce surtout à Me Joyal qui fit fleurir le projet.

Pour assurer l'entreprise, une Corporation du Musée a été fondée, présidée par l'Hon. juge Jacques Dugas. Les C.S.V. lui ont confié la collection pour 99 ans. C'est cette Corporation qui en assure la sécurité et la promotion. C'est avec elle, que traitent les Gouvernements fédéral, provincial et municipal, qu'elle a

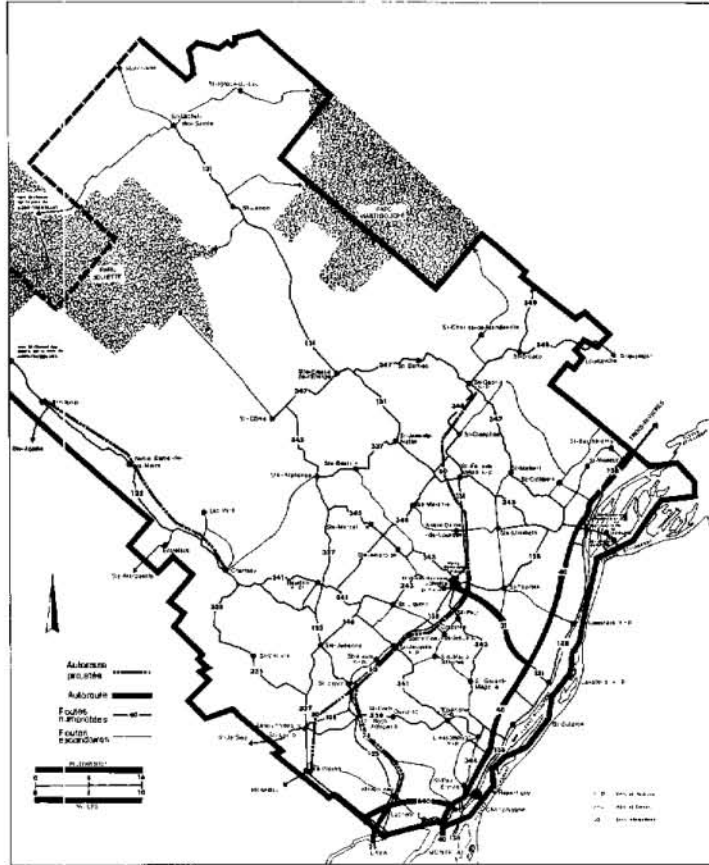
intéressés au Musée. En font partie des représentants d'à peu près tous les éléments de la société. Une souscription populaire a rapporté près de \$100,000.

En août 1975, l'Honorable ministre Robert Quenneville levait la première pelletée de terre.

Le 31 janvier 1976, le Musée d'Art était brillamment inauguré en présence des Hon. Jeanne Sauvé et Robert Quenneville, M.D. et d'une foule enthousiaste. Depuis, des expositions de haute qualité se succèdent. Avec l'engagement récent d'un conservateur, M. Jacques Toupin, du Musée des Beaux-Arts de Montréal, assisté de son épouse, on peut dire que le Musée est vraiment lancé, soutenu qu'il est par le concours des Gouvernements et des aides bénévoles et spécialement par l'admiration des visiteurs qui surgissent de partout: plus de 10,000 en l'année 1976.

C'est la page la plus actuelle de notre histoire culturelle.

REGION DE LANAUDIÈRE



BIBLIOGRAPHIE

- Le diocèse de Montréal à la fin du XIXème siècle**, Montréal, 1900, Eusèbe Sénécal et Cie.
- Le Société canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique, Rapport 1949-1950.**
- Le Comté de Joliette, Inventaire économique, 1957, publié par le Ministère de L'Industrie et du Commerce.**
- Les vieilles églises de la Province de Québec**, P.-G. Roy, 1925.
- Une Nouvelle-Acadie, Saint-Jacques-de-L'Achigan**, François Lanoue, 1972, Joliette.
- Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique de Montréal à Pictou**, Alphonse Leclaire, seconde éd., 1906.
- Montréal, Le bon vieux temps**, E.-Z. Massicotte, première série, Montréal, éd. Beauchemin, 1916.
- Initiation à la Nouvelle-France**, Marcel Trudel.
- Revue de l'Histoire de l'Amérique française, Vol. 1, déc. 1947**, Maurice Séguin.
- Histoire de L'Assomption**, Christian Roy, L'Assomption, 1967.
- Premier répertoire national de littérature canadienne**, James Huston, Montréal, 1851.
- Guide bibliographique Joliette-Lanaudière**, Marcel Fournier, Joliette, 1976.
- Gerbes de souvenirs**, A.-C. Dugas, prre, Montréal, 1914.
- Joliette 1864-1964**, Dr E. Gervais, Joliette, 1964.
- L'Actualité joliettaine**, 1975-76.
- Annuaire diocésain**, Joliette (1976).
- Lettres du Bas-Canada**, Pères Jésuites, Montréal (?).
- Les Manoirs du Québec**, Raymonde Gauthier, Montréal, Fides, 1976.
- Les Eglises du corridor fluvial**, Ministère des Affaires culturelles (Québec), juin 1977. (direction générale du patrimoine).

TABLE DES MATIERES

Quelques mots	7
Un notaire - une seigneuresse	9
(Barthélemy Joliette: 9, Madame Joliette: 11).	
Un long travail de la nature et un infini labeur humain: des Amérindiens	12
(Des Blancs de langue française: 14; des Acadiens: 15; des Blancs de langue anglaise: 16).	
De grands territoires: Des seigneuries des cantons	17
(Une seigneurie: 17; seigneuries de Joliette-De Lanaudière: 18; paroisses-mères: 19; voies de communications: 19; route de Montréal-Québec: 20; Cantons et Loyalistes: 21).	
Des seigneurs: Grandes seigneuries	22
(Régime seigneurial, époque heureuse?: 24; souvenirs du régime seigneurial: 24; seigneurs d'origine française et autres: 25; comment Joliette commémore ses fondateurs: 26; édifices-témoins du seigneurial: 26; autres témoins: 27; influence sur notre vocabulaire: 28; le terme "habitant": 28; limites de seigneuries, droits seigneuriaux: 29; détails concernant les seigneuries: 30).	
Régime municipal	30
(Mairie: 32; comtés de la région: 32).	
Paroisses religieuses et civiles	33
Paroisses érigées dans les seigneuries de Dautré et Lanoraie: 33; de Saint-Sulpice: 34; de L'Assomption: 34; de Lachenaie: 34; de L'Île du Pas et du Chicot: 34; de Saurel: 34; de Berthier: 34; de Lavaltrie: 34; de Ramesay: 34; de D'Ailleboust: 35; de Du Sablé: 35; De Lanaudière-Maskinongé: 35.	
Dans les cantons de Rawdon, Kildare, Wexford, Brandon, Chertsey, Cartier et Cathcart, Provost, Chilton et Lussier, Brassard: 35; de Cathcart, Lussier, Peterborough: 36; nombre de paroisses dans la région: 36; dans le diocèse de Joliette: 36; Reconnaissance canonique et civile: 36; ville de Kildare: 36; Saint-Ignace du Lac: 37).	

Pourquoi ce nom de	38
(Il s'agit d'expliquer le pourquoi de tel nom de paroisse, par ordre alphabétique: 38-57): Brassard et Provost: 57; Laurentides: 58; Pointe-à-neuf-pas, Point-du-Jour, La Chaloupe, Seigneurie: 59; Cordon, Rang des Prairies, Les Forges, Feuille d'érable, Belle Montagne, Beaubec, Continuations, Bel automne: 60; Chutes "Monte-à-peine", Péningue: 61; Castel d'Autray: 62).	
Des missionnaires, des diocèses et des évêques, quelques églises, quelques chapelles	63
Missionnaires: 64; Diocèses: 65; Evêques: 66; Eglises: 66; Saint-Geneviève de Berthier: 68; Repentigny: 77; L'Assomption: 77; Saint-Sulpice: 78; Lavaltrie: 79; Saint-Cuthbert: 79; Saint-Barthélemy: 80; Cathédrale de Joliette: 81; St Andrew, Berthier: 82; Saint-Paul: 82; Saint-Félix de Valois: 93; Saint-Alexis: 99; Eglise United, Joliette: 98; église anglicane de Rawdon: 108. - Chapelles: Bonsecours, Joliette: 109; Saint-Joseph, Joliette: 109; Clercs de Saint-Viateur, Joliette: 110; Lanoraie et Saint-Jean de Matha: 110; Mont Roberval, Saint-Michel-des-Saints: 111; Calvaire Harnois, Saint-Thomas: 111; Clermoutier, Chertsey: 112; Lac Clair, Saint-Côme: 112.	
Enseignement:.....	113
Maîtres ambulants: 114; Ecoles de Fabrique: 114; Commissions scolaires: 115; Communautés religieuses: 115; Clercs de Saint-Viateur: 116; Bénédictines du Précieux-Sang: 117; Religieuses des SS. Coeurs de Jésus et de Marie: 118; Soeurs Missionnaires de l'Immaculée Conception: 118; Deux grands noms: Mère Marie-Anne, Mère Gamelin: 120.	
Deux manoirs, Quelques maisons	121
Manoir de Mascouche: 122; Manoir Panet, Sainte-Mélanie: 123; Maison Juneau, Repentigny: 123; Maison "des Allemands", Lanoraie: 124; Maison Locat, Saint-Alexis: 124.	
Deux industries spécialisées.....	126
Ceintures fléchées: 125; Tabac: 130.	
Monuments.....	132
A Joliette: 132; L'Assomption: 133; Lanoraie, Saint-Sulpice, Lavaltrie, Repentigny, Berthier, Mascouche: 134; Saint-Jean de Matha, Sainte-Béatrix, Saint-Gabriel, Chertsey, Saint-Michel-des-Saints, Sainte Emmélie, Saint-Lin, Saint-Jacques: 135.	
Légendes	136
<i>Ipsa Duce</i> , Saint-Jacques de la Nouvelle-Acadie: 136.	

Joliettensia **143**
Première école de filles: 143; Fourneau à chaux: 145; Hôpital
Saint-Eusébe: 145; Chapelle de Bonsecours: 147; Centre de
Bonsecours, Hôpital Saint-Charles: 149; eau sulfureuse: 149;
Moulin des Soeurs: 150; Chemin de fer de M. Joliette: 152;
Monument de B. Joliette: 156; L'Institut: 157; Le "Marché":
161; Salle du Marché: 162; Electricité: 163; journaux: 164;
Musique et théâtre: 165; la poésie: 169; les arts plastiques: 170;
le Retable: 170; le Musée d'Art: 171).

Le lecteur voudra bien lire

A la page 25 - Mme Berczy était si influente que, lors des troubles de 1837, elle obtint la grâce de son neveu, Guillaume Lévesque, auprès du gouverneur Sydenham.

A la page 93 - Emmerveillés enfin, parce qu'une belle église engendre aussi la joie du rassemblement et ouvre le sourire de la générosité.

A la page 35 - 135

A Crabtree, un monument a été élevé à la mémoire de la famille Crabtree.

A la page 174 - La carte est signée CRDL, Serge Ouimet.

